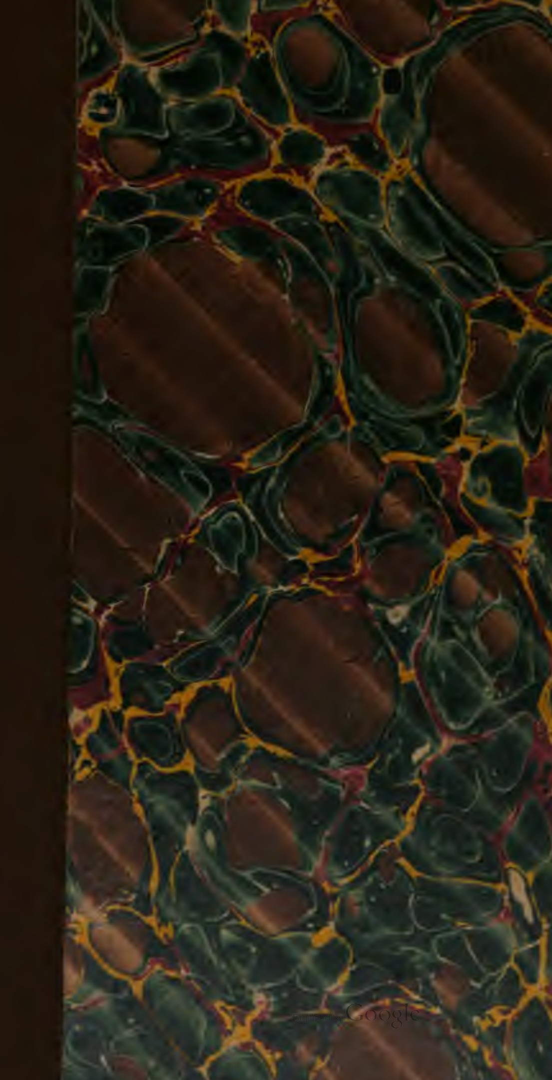



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


Digitized by Google



ITINÉRAIRE. 217

MANUEL
DES
FRANCHES-MAÇONNES,
OU LA VRAIE
MAÇONNERIE
D'ADOPTION.

LA VRAIE MAÇONNERIE D'ADOPTION,

PRÉCÉDÉE de quelques Réflexions sur les Loges irrégulières et sur la Société civile, avec des notes critiques et philosophiques,

ET SUIVIE

DE CANTIQUES MAÇONNIQUES;

DÉDIÉE AUX DAMES,

Par un CHEVALIER de tous les Ordres Maçonniques.

A PHILADELPHIE,
Chez PHILARETHE, rue de l'Equerre, à l'Aplomb.
M. DCC. LXXXVII.

EPITRE
AUX DAMES.

MESDAMES,

Persuadé des sentimens des vrais maçons, mes concitoyens et mes frères, permettez-moi de vous adresser cet ouvrage comme une preuve authentique et de notre erreur et de votre gloire. Assez injustes pour avoir cru long-

temps que des plaisirs fondés sur toutes les vertus étoient au-dessus des facultés de votre ame, et ne pouvoient manquer de déplaire à un sexe que nous supposions n'avoir que la frivolité en partage, nous avons osé vous exclure de nos assemblées; mais éclairés, et trop punis par l'isolation et l'ennui que votre absence nous a fait éprouver, nous sommes convaincus que le but de notre existence est de vivre avec vous, que nous devons être vos amis, et vous nos chères compagnes, que nous ne pouvons nous séparer de vous sans devenir stupides ou malheureux, et qu'étant, ainsi que nous, l'ouvrage du Créateur de l'Univers, vous avez de même un cœur, des sens, des désirs, de la raison, et la puissance d'en faire usage; et qu'enfin, si tant de fois nous nous sommes arrogé le pouvoir de manquer aux devoirs de la société, ce n'est

qu'en nous autorisant de la loi du plus fort, loi que nous avouons être criminelle lorsqu'on s'en sert à votre égard. Ainsi, mesdames, détruisant les sentimens ridicules qu'un faux amour-propre nous avoit donnés, nous vous reconnoissons aussi libres et aussi raisonnables que nous.

C'est pourquoi nous rétablissons entre votre sexe et le nôtre les droits sacrés et respectifs de la société, et sur-tout la justice et l'indulgence (1) ; *et c'est en les pratiquant et les conservant purs et tels qu'ils doivent être, que nous espérons trouver le bonheur que nous cher-*

---

(2) Il est certain que le premier fondement de la société est la loi naturelle : « Ne faites à » personne que ce que vous voulez qui vous soit » fait ». Mais comme la perfection des êtres est une chimère, il faut encore de l'indulgence pour nous pardonner mutuellement quelques foiblesses inséparables de l'humanité.

chons depuis si long-temps, commençant à nous apercevoir qu'il est le prix de l'estime réciproque et de l'amitié.

Voilà, Mesdames, ce que le petit nombre de vrais maçons pensent, et en même temps tout ce que les autres hommes devroient penser. Pardonnez-moi cependant ces vérités que la honte de notre conduite envers vous semble m'avoir arrachées. Je sais que votre douceur, vos vertus et vos grâces sont bien plus puissantes que mes foibles réflexions; mais, si elles sont inutiles, daignez au moins les regarder comme une marque certaine du profond respect et des sentimens avec lesquels je suis et serai toujours,

MESDAMES,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

G***.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES (1).

Quoiqu'il y ait près de quatre mille ans que la maçonnerie d'adoption existe, sous différens noms (1), elle est cependant presque nouvelle pour les Français et n'a en effet parmi eux d'autre cause que celle que j'ai rapporté dans l'épitre précédente. Si l'on trouve plusieurs traits de l'Ecriture sainte dans leur cathéchisme, c'est que cette société n'ayant pour objet que la vertu, on a jugé à propos de lui donner pour fondement, non seulement tout ce qui peut inspirer l'amour du bien et la honte du vice, mais encore la pratique des bonnes mœurs. On ne pouvoit donc mieux faire que de puiser dans l'antiquité ces sentimens de

(1) J'aurois pu me dispenser d'insérer dans un Cathéchisme maçonnique des réflexions sur les mœurs de la société civile; mais comme le sort de ce Recueil est d'être entre les mains de bien du monde, peut-être que quelques vérités morales n'y seront pas inutiles.

(2) Voyez le Recueil précieux de la maçonnerie adonhiramite, vol. 2.

douceur et d'innocence qui ont fait le charme de tous les âges : on a fait plus, on les a comparés à ces instans de vengeances et d'humiliation par lesquels Dieu a toujours puni les crimes et l'orgueil des hommes. Ainsi, la maçonnerie, regardée de tous les temps, par la critique et l'ignorance, comme une convention scandaleuse, où régnoient la licence et les vices, n'est au contraire qu'une récréation morale, dont l'unique objet est de faire connoitre les vertus sociales par le plaisir même. Les réceptions, qui sont toutes symboliques, ne servent qu'à donner des connoissances sur l'histoire et la religion. Lorsqu'elles sont finies, on tient loge de table, où la tempérance et les égards réciproques sont exactement observés (1), non pas ces fausses bienséances, ces excès futiles et pusillanimes qui choquent le bon sens et la raison, mais cette honnête liberté, amie de la pudeur et de la sagesse. Enfin tout ce qui peut augmenter le plaisir sans blesser la décence, est mis en usage ;

(1) S'il se trouvoit quelqu'un capable d'y manquer, il seroit puni par des humiliations, ou même banni.

chants, danses, jeux innocens, sont les occupations du tems que l'on se propose de passer ensemble; après quoi chacun se retire plein d'estime et d'amitié l'un pour l'autre, sentimens trop peu connus dans les sociétés civiles.

Tout ce que je viens d'énoncer est observé dans les loges régulières; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles le soient toutes, et c'est ce qu'il est nécesaire de prouver.

Il n'y a peut-être aucune société qui ait fait autant de bruit dans le monde que la maçonnerie; et en même temps il n'y en a peut-être pas dans le fond qui soit si peu connue, non seulement du public, mais encore de bien des maçons, et sur-tout de ceux qui, par le rang qu'ils tiennent dans cet ordre, devroient en approfondir les principes, afin de ne pas multiplier les erreurs qui s'y sont glissées, ou plutôt pour les corriger, comme étant contraires aux lois de la maçonnerie et à la raison. Pour juger combien le reproche que je fais ici aux maçons est juste, il ne faut que lire les manuscrits dont ils se servent pour tenir loge, et ceux qu'ils donnent à leurs prosélytes pour les instruire. J'en ai plusieurs dans

les mains; et je puis dire sans critique que les plus parfaits sont si remplis de contradictions, si peu conformes à l'esprit maçonnique, qu'il faut n'avoir fait aucune réflexion, et ignorer entièrement la maçonnerie, pour s'en être servi et s'en servir encore tel qu'on le fait aujourd'hui.

J'ai toujours pensé, avec les gens raisonnables, que l'on ne devoit interroger les hommes que sur ce qu'ils savoient: or, c'est une des premières vérités auxquelles ces catéchismes sont contraires. Les grades y sont totalement changés et confondus; on y demande au premier ce qu'on n'apprendra qu'au second et même au troisième; le quatrième est rempli de faussetés et de répétitions aussi ennuyeuses que ridicules: les réceptions y sont omises, ou si elles y sont; ce n'est qu'un amas de puérilités insoutenables: les paroles, les signes, les attouchemens, qui doivent être scrupuleusement réguliers, n'y sont pas mieux traités. Eh! quel fruit prétend-on retirer de telles institutions? Pour moi, je n'en vois aucun, si ce n'est qu'en les suivant on détruit le plaisir estimable de la maçonnerie, et qu'on la déshonore. La principale cause de ce mal est que le premier

de ces manuscrits a été fait d'après ce que la mémoire a pu se rappeler des vraies institutions et des réceptions auxquelles on avoit assisté; comme il n'y avoit aucun original à suivre, chacun s'est cru en droit d'ajouter ou de retrancher, selon qu'il le jugeoit à propos, tant qu'à la fin l'amour-propre et l'ignorance en ont fait une compilation d'erreurs et de sotises presque inintelligible.

C'est pour remédier à un tel abus que j'ai entrepris de faire ce Traité, dans lequel j'ai rasssemblé, non sans peine, les véritables principes de la maçonnerie; et de peur d'être trompé moi-même, ou aveuglé par l'amour-propre, foiblesse trop commune aux hommes, j'ai consulté des frères plus respectables encore par leurs vertus que par le rang qu'ils tiennent dans l'ordre, et qui ont bien voulu m'éclaircir des doutes qui m'auroient peut être embarrassé. Pour rendre ce recueil aussi intéressant qu'il pouvoit l'être, je n'y ai rien omis de ce qui concérne la maçonnerie d'adoption, décorations, réceptions, catéchisme, loge de table, ornemens, bijoux, enfin tout ce qu'il est nécessaire de connoitre, et qui doit être observé dans une loge régulière. J'ai eu

soin surtout de ne laisser à chaque grade que ce qui lui est particulier : ainsi le premier (1) ne contient, et ne doit réellement contenir que ces idées morales sur la maçonnerie ; c'est pourquoi on nomme la loge d'apprentie temple de la vertu, nom commun à toutes les loges; le second est l'initiation aux premiers mystères, commençant par le péché d'Adam, et finissant à l'arche de Noé, comme étant la première grâce que Dieu accorda aux hommes; le troisième et le quatrième ne sont plus qu'une suite des figures de l'Ecriture sainte, par lesquelles on explique à la récipiendaire les vertus qu'elle doit pratiquer. Enfin j'espère que la sagesse, la décence et la vérité qui règnent dans ces grades feront bientôt connoitre aux maçons la nécessité où ils sont de suivre exactement les principes que le catéchisme renferme comme les seuls de la vraie maçonnerie.

Pour répondre à quelques reproches qu'on a osé me faire sur ce que je

(1) Dans toutes les loges irrégulières, la réception de ce grade est fondée sur la connoissance de l'arche de Noé ; puis au second, on a la bonne foi de revenir à la chûte d'Adam au commencement du monde.

voulois adresser cet ouvrage aux dames, je dirai que si je le leur ai dédié, c'est qu'effectivement l'hommage leur en appartient; c'est que je ne puis oublier que nous leur devons les plus grands plaisirs de la société, de notre existence; c'est qu'enfin nous ne pouvons, sans être coupables envers elles, les éloigner de nos assemblées, ou les y admettre comme par faveur; injustice que nous commettons trop souvent, et sur quoi je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions (1).

Nous regardons les femmes comme des êtres factices qui n'ont ni raison ni sentiment, comme des machines que nous faisons servir à nos besoins. Voulons-nous leur plaire, et daignons-nous passer quelques heures auprès d'elles, c'est pour les entretenir de puérilités, de fadeurs, d'impertinences, ou pour jouer toutes les vertus de l'ame; et, s'il nous échappe quelquefois de leur parler vrai, c'est plutôt un effet de la passion et des sens que d'un amour respectueux et

(1) Quoique ces réflexions s'adressent à tous les hommes, il est certain qu'il a quelques exceptions à faire.

raisonné ; alors nos sens satisfaits, n'ayant plus rien à désirer, étonnés nous-mêmes de les voir nos épouses, et osant nous en séparer, nous les banissons de nos amusemens, nous maitrisons jusqu'à leurs desirs (1), et loin de resserrer nos liens par la confiance et l'estime, nous nous faisons haïr en nous forgeant des chaines insupportables et cruelles. Qu'on nous demande ce que nous reprochons aux femmes ; notre amour-propre, et notre indulgence pour nos défauts, nous feront répondre que, sûres de plaire, elles nous captivent, et qu'ensuite elles nous trompent. Quoi ! la beauté sera-t-elle criminelle d'être aimable ? D'ailleurs, nous osons avouer que les femmes sont plus

---

(1) Ce *Je le veux*, et tant d'autres marques de supériorité, n'appartiennent aucunement à un époux, mais à un méchant maitre et à un tyran. Une femme n'est ni sujette ni esclave ; c'est une amie, et notre meilleure amie. C'est pourquoi il faut lui prouver avec douceur que ce que nous demandons est juste ; car, si nous l'exigeons, nous lui donnerons le droit de nous haïr ; elle nous mésestimera et tâchera de nous tromper, attendu qu'indépendamment de ce qu'elle est autant que nous, en particulier, elle croit elle-même avoir raison ; et en pareil cas cela n'est que trop souvent vrai.

foibles que nous : pourquoi donc ne pas résister à des charmes que nous connoissons n'être que séducteurs ? ou puisque nous nous unissons à elles, et que nous exigeons de la sagesse et de la constance, que ces vertus sont même inséparables de notre bonheur, pourquoi n'en pas donner l'exemple ? Pourquoi courir chez notre ami employer l'artifice pour abuser sa femme ? car enfin, est-ce cette femme qui, d'ailleurs partagée, nous fait les premières avances de la jouissance ? Et, si elle étoit assez méprisable pour le faire, quelles sensations nous feroit-elle éprouver, et quelle estime lui accorderions-nous ? Ainsi, je ne crains pas de le dire, la plupart des crimes que nous reprochons aux femmes, ou sont une suite de notre conduite envers elles, ou c'est nous qui les leur faisons commettre ; attentifs à les séduire, nous ne leur inspirons que des sentimens faux qui nous feroient rougir si nous étions capables de faire quelques réflexions (1). Que ne

(1) Il est malheureusement trop vrai pour l'humanité que la plus grande partie des hommes ne réfléchit point, et qu'ils ne suivent d'autre loi que celle que leur caractère, formé par le hasard et par l'habitude, leur inspire.

mettons-nous pas en usage pour corrompre la pudeur et l'innocence (1) ? Nous violons les devoir les plus sacrés ? nous faisons servir la société, l'amitié même à nos désordres ; nous nous trompons l'un l'autre, et parce que nous nous

(1) Il faudroit aussi que les pères et mères donnassent moins de mérite superficiel à leurs demoiselles. On ne danse et l'on ne chante pas toujours dans la vie ; mais il est nécessaire d'être toujours vertueux et spirituel ; il faudroit surtout ne leur laisser, dans leurs premières études, aucun de ces romans méprisables où de vils corrupteurs sont peints avec des couleurs séductrices. Une jeune personne, dont l'imagination n'est point occupée, saisit avec enthousiasme ces idées fausses, et lorsque le temps arrive où la nature lui fait connoître, par ses desirs, le but de son existence, le premier mortel assez hardi pour jouer auprès d'elle les transports de l'amour et les vertus, lui fait abuser de la confiance de ses parens, et lui semble un de ces héros inventés sans réflexion, et dont il n'existe aucun modèle : aussi celui-ci, satisfait, laisse bientôt à découvert la bassesse de ses meurs : alors l'illussion cesse, la femme, éclairée par la vérité, voit son malheur tel qu'il est, sans qu'il lui soit possible de le réparer ; car, quand il lui resteroit la liberté de ne pas vivre avec le criminel qui l'a trompée, elle se trouveroit dans la triste situation de tromper à son tour un cœur honnête et sensible, qui mériteroit et son amour et son estime.

sommes arrogé le droit de faire les lois, il semble que nous ne devons pas y être assujettis, et que nous n'attachons de l'honneur à la vertu que pour mieux mépriser les tristes victimes de notre brutalité. Se peut-il que l'ennui, que les dégoûts qui nous poursuivent ne nous éclairent point? N'établirons-nous jamais entre nous et les femmes un commerce fondé sur la bonne foi, sur la candeur, sur la vérité? et ne pouvons-nous vivre avec elles comme avec des amies respectables et chéries, dont la sensibilité et les qualités sociales doivent nous rendre heureux? Encore une fois, cessons de nous en imposer; quittons la ridicule prévention de penser que ce qui déshonore les femmes, et ce que nous traitons de crimes en elles, et ce qui fait notre gloire, est pour nous un mérite de plus : cessons surtout de nous croire bien plus raisonnables qu'elles (1), et de

(1) Si l'intérêt produit beaucoup de maux, l'amour-propre n'en fait pas moins. Un peuple, et sur-tout le Français, se croit bien plus parfait, bien plus spirituel que tous les autres; delà viennent ces haines ridicules que les nations conçoivent l'une pour l'autre : ensuite chaque homme en particulier se persuade que tous les

leur prodiguer ces futilités, ces jolis riens, ces complimens insipides qui tendent toujours à détruire et la pudeur et la raison; soyons, étant amans, ce que nous serons étant époux; respectons notre tranquillité dans celle des autres, et persuadons-nous bien que l'amie que

---

autres sont des sots; et cet aveuglement enfante ces calomnies, ces satyres criminelles, ces libelles diffamatoires. Il résulte d'un sentiment si contraire à la raison, qu'au lieu que la société devroit donner des lumières, elle invite à la politique et au mépris; il en résulte encore que le foible et le pauvre sont esclaves, l'un par crainte et l'autre par besoin; et je suis bien porté à croire que c'est cette fausse prévention d'avoir de l'esprit, et la foible constitution des femmes, qui nous ont donné tant de droits sur elles. Le seul remède qui reste aux hommes pour se guérir d'un si grand ridicule, est de se persuader que l'esprit n'est point inné avec eux; que la naissance, le rang, la richesse et l'âge même ne le donnent point; qu'il ne dépend point du hasard, mais de l'étude et de la réflexion; et qu'ainsi tous les êtres pouvant le posséder, ils ne doivent s'entretenir que de vérités sensibles, ou de celles desquelles ils peuvent donner des preuves, et cesser d'en vouloir imposer par des mots ou des mensonges à des êtres qui ont des yeux comme eux pour voir, des oreilles pour entendre, et de la raison pour comparer et pour juger.

nous avons choisie pour partager toutes nos peines, doit aussi partager tous nos plaisirs. C'est alors que, sages et justes, nous aurons le droit d'exiger des vertus que nous posséderons nous-mêmes, et que, moins prévenus, nous trouverons dans les autres ; c'est alors que l'amour, que l'amitié ne seront plus des extravagances et des chimères, et que nous connoîtrons cette félicité douce que nous donnent toujours l'estime et la confiance mutuelles.

Je finis mes réflexions, quoiqu'il y en ait encore beaucoup à faire; mais la crainte d'ennuyer, et c'est ce qui arrive souvent lorsqu'on ne flatte pas. Heureux même si les hommes qui liront celle-ci ne les tournent point en ridicule ! cependant j'avouerai que je n'ose le croire ; j'aurais trop de douleur à me persuader que l'habitude du vice a détruit en nous tous sentimens raisonnables, et qu'il ne nous reste aucun retour à la vertu.

LA VRAIE MAÇONNERIE D'ADOPTION.

OBSERVATIONS SUR LES LOGES D'ADOPTION.

Ces loges, qui sont très-fréquentes, mais pas encore autant qu'elles devroient l'être, ne sont jamais convoquées que par des grands-maîtres francs-maçons. On n'y admet aucun convive qu'il ne soit au moins compagnon. Tous ceux qui ont des grades sont obligés d'en donner les ornemens aux sœurs, sans rien réserver qui puisse leur laisser quelque distinction de rang sur celles qui seront reçues. Tout le commandement se fait par cinq coups de maillet; ouverture, clôture de loge, tant celle de réception que celle de table; de même que les

santés, demandes et interrogations extraordinaires. Voici comment : si c'est le grand-maître qui porte la parole, il frappe cinq coups à distance égale ; la sœur (1) inspectrice en fait autant, et la sœur dépositaire de même, après quoi il parle. Si c'est une des deux sœurs, elle commence. L'autre répond, et le vénérable finit. Il n'est permis à personne de parler au grand maître sans l'en avoir fait avertir par les officières, soit bas à l'oreille, ou seulement en levant la main, si l'on se trouvoit trop éloigné d'elles. Je préviens de toutes ces choses, afin de ne pas interrompre ce que je dirai par des redites ennuyeuses ; et, pour ne rien laisser à désirer, j'ai marqué tous les endroits où l'on est obligé de frapper.

---

(1) Voyez les dignités.

APPRENTISSAGE.

PREMIER GRADE.

DIGNITÉS ET BIJOUX.

Un vénérable grand-maître et une grande-maîtresse, un orateur en habit de capucin, un frère inspecteur, une sœur inspectrice, un frère et une sœur dépositaires, et une sœur introductrice : tous ces officiers et officières portent un cordon bleu moiré, en sautoir, au bout duquel pend une truelle d'or, le grand-maître (1) doit avoir encore un maillet pour le commandement, ainsi que les sœurs inspectrice et dépositaire. Ce sont ces deux dernières, avec la sœur introductrice, qui font presque tout l'office, les frères qui les secondent n'étant la plupart du temps que pour les aider, surtout dans les premiers grades. Il n'en est pas de même de la grande maîtresse, qui a peu de chose à dire, n'étant qu'une

(1) Tous ces officiers et officières conservent leur rang et leur nom dans les grades.

compagne honorable du grand-maître, qui a mérité, par sa vertu, d'être élevée au plus haut rang. Tous les frères et sœurs généralement qui composent la loge, doivent avoir un tablier et des gants blancs.

SALLE DE RÉCEPTION ET ORNEMENS NÉCESSAIRES.

Cet appartement doit être grand, et surtout assez long pour être partagé en trois pièces par les rideaux (1), de façon que les deux plus petites soient à l'entrée, l'une à gauche et l'autre à droite; la partie la plus grande, qui est le fond de la salle, et dans laquelle réside l'assemblée, doit être tendue de rouge le plus proprement possible : l'extrémité de la salle se nomme l'Asie; le côté droit en entrant, l'Afrique; le côté gauche, l'Amérique, et l'entrée, l'Europe. Dans la partie nommée l'Asie, il doit y avoir

(1) Cela est nécessaires, parce que l'usage est de donner de suite les trois premiers grades; car si l'on n'en vouloit donner qu'un ou deux, il n'y auroit pas d'inconvénient de s'arranger autrement.

un dais de pareille couleur que la tenture, enrichi de franges d'or ; au-dessous de ce dais on placera un trône, sur lequel seront assis le grand-maître et la grande-maîtresse ; devant eux il y aura un autel, et à leurs côtés huit figures peintes ou autrement, représentant la sagesse, la prudence, la force, la tempérance, l'honneur, la charité, la justice et la vérité. Cet appartement ne doit être éclairé que par cinq terrines pleines d'odeurs ; on y mettra aussi un peu de sel, parce qu'elles sont le symbole d'un mystère. Les frères et sœurs qui composent la loge doivent être rangés sur deux lignes de chaque côté, les sœurs assises devant, et les frères derrière, ayant l'épée à la main. Dans la partie de l'Europe, à l'extrémité des rangs, seront placés les frères et sœurs, inspecteur, inspectrire et dépositaire. Il y aura aussi, devant chacune d'elles, un autel ou une petite table pentagone, sur laquelle elles frapperont lorsqu'il en sera temps.

TABLEAU DE CE GRADE.

C'est un tapis étendu sur le carreau de la salle, proportionné à l'espace qui reste entre les sœurs. Il représente les quatre

parties du monde, désignées par quatre figures peintes.

CHAMBRE DE RÉFLEXIONS.

Cette chambre doit être tendue de noir et ne doit être éclairée que par une lampe suspendue au-dessus d'une table couverte d'un drap noir, et sur laquelle il y aura une tête de mort.

OUVERTURE
DE LA LOGE ET RÉCEPTION.

Le grand-maître frappe cinq coups, et dit : « Mes chères sœurs inspectrice et dépositaire, engagez nos chers freres et sœurs, tant du côté de l'Afrique que de l'Amérique, de vouloir bien nous aider à ouvrir la loge d'apprentie maçonne, en faisant notre office par cinq. »

La sœur inspectrice : « Mes chers frères et sœurs du côté de l'Afrique, vous êtes engagés de la part du vénérable grand-maître et de la grande-maîtresse, de vouloir bien leur aider à ouvrir la loge d'apprentie maçonne, et de faire notre office par cinq. »

La sœur dépositaire répète ces paroles de son côté; ensuite le vénérable dit: A moi, mes chers frères et sœurs; puis il frappe cinq fois dans ses mains; toute l'assemblée l'imite, et crie cinq fois *vivat* (1); alors le grand-maître s'adresse à l'une des deux officières, et l'interroge de la manière suivante :

D. Quels sont les devoirs d'une apprentie maçonne ?

R. Obéir, travailler et se taire.

Le vénérable ajoute : « Obéissons, travaillons et taisons-nous sur tous nos mystères envers les profanes; » puis il continue à faire plusieurs demandes du catéchisme. C'est pendant ce temps que la sœur qui doit être reçue est introduite dans la chambre obscure. Le frère orateur qui la conduit (2), et qui doit

---

(1) Comme *vival* est en usage dans la maçonnerie adonhiramite, bien des maçons prétendent que, par finesse, il faudroit dire EVA; mais ce mot n'ayant aucune signification dans notre langage, c'est un ridicule qu'il ne faut pas imiter, vu que *vivat* exprime l'applaudissement, non-seulement chez les Français, mais chez les Latins, desquels nous tenons ce mot.

(2) Ceux pour qui la vertu n'est qu'un mot vide de sens, pourront exiger qu'il y ait une sœur conductrice avec l'orateur; mais quelle

être seule avec elle, lui bande les yeux aussitôt qu'elle y est entrée, puis lui fait un discours pathétique sur la vertu et la charité, et la laisse à ses réflexions. Après quelques minutes, il frappe cinq coups à la porte de la loge; la sœur introductrice lui répond en dedans par cinq autres, et fait avertir le grand-maître, par les officiers, qu'on frappe à la loge en maçon; le vénérable répond qu'il faut voir qui frappe, en ajoutant que si c'est un profane, il faut l'écarter, mais que si c'est un maçon ou une maçonne, il faut l'admettre. L'introductrice entr'ouvre la porte de la loge, et l'orateur lui dit que c'est une élève de la sagesse qui désireroit être reçue maçonne; la sœur referme la porte, et fait rendre les paroles de l'orateur au grand-maître; celui-ci demande de quelle part elle est présentée; le frère ou la sœur à qui cette question s'adresse, se place entre les deux officiers; alors le grand-maître lui demande s'il connoît à la récipiendaire toutes les qualités nécessaires pour

---

honte pour l'humanité! O mortels! la pureté de vos actions, au moins envers les autres, la sagesse et l'estime ne seront-elles toujours que des chimères parmi nous?

faire une bonne maçonne ? A quoi l'interrogée répond : le vénérable lui en fait prêter serment, et demande ensuite à tous ceux qui composent l'assemblée, s'il n'y a personne qui s'oppose à la réception ; les frères et sœurs qui y consentent lèvent la main ; et lorsqu'il n'y a point d'opposant, le grand-maître dit : « Bénis soient nos travaux ! nous allons donc donner encore un soutien à la vertu ; nous ne pouvons trop nous en réjouir, applaudissons, mes frères ». Après l'applaudissement, le grand-maître ordonne à l'introductrice de s'instruire du nom de l'apprentie, de ses qualités civiles, et sur-tout de sa religion. La sœur obéit. Ensuite le vénérable commande de faire entrer la récipiendaire. Aussitôt l'orateur lie les mains de l'aspirante avec une chaîne de ferblanc, et la remet à l'introductrice qui l'introduit en loge.

La récipiendaire introduite, toujours les yeux bandés, doit être placée à l'entrée de la loge entre les sœurs inspectrice et dépositaire. Le grand-maître l'interroge sur le motif qui l'amène, et lui demande quelles idées elle s'est formées

de la maçonnerie. Après que l'aspirante a satisfait à tout, le frère inspecteur lui fait faire deux fois le tour des cinq terrines, et la ramène à la même place d'où il l'a fait sortir. Le vénérable lui demande si elle desire qu'on lui rende la lumière ; à quoi l'interrogée ne manque pas de répondre qu'elle le désire. Le vénérable alors frappe cinq coups, pendant lesquels l'inspecteur débande les yeux de la récipiendaire. Il faut bien observer que pendant l'espace des cinq coups, les frères et sœurs changent réciproquement de place le plus doucement possible, et de façon que les sœurs soient entièrement cachées par la présence des frères, lesquels élèvent leurs épées et les croisent, comme pour former une voûte.

La récipiendaire, toujours de bout à l'entrée de la loge, est bien étonnée de ne voir que des hommes, dans un lieu où elle s'imaginait trouver des femmes ; c'est une occasion que le grand-maître ne laisse point échapper, pour lui montrer l'imprudence qu'elle a commise en voulant entrer dans une société qu'elle ne connaissait pas, et où sa pudeur pouvoit être en danger : cependant, madame,

ajoute le vénérable, nous voulons bien croire que l'inconséquence, ni même la curiosité, n'ont aucuue part à votre démarche, et que l'idée avantageuse que vous avez conçue de la maçonerie est l'unique objet qui vous engage à vous faire recevoir par nous; mais, malgré la confiance et l'estime que vous nous inspirez, avant que de vous révéler nos plus secrets mystères, je dois vous apprendre que le grand point de la maçonnerie est de rendre la société aussi parfaite qu'elle peut l'être, que le caractère du vrai maçon est d'être juste et charitable; au-dessus des préjugées, nous devons fuir l'artifice et le mensonge; toujours guidés par la vertu, nous ne devons être occupés que de nous acquérir l'estime générale, et mériter l'amitié de nos frères et sœurs. Voilà, madame, une légère idée des devoirs que vous allez vous imposer; nous sommes convaincus que vous n'aurez point de peine à les remplir; l'engagement que vous allez contracter, en vous liant étroitement à nous, vous confirmera dans ce que vous devez à la religion, à l'état et à l'humanité. Persistez-vous toujours dans les sentimens d'être initiée dans notre ordre? Trou-

verrai-je en vous une femme forte et courageuse » ? La récipiendaire doit répondre : « oui ». Alors le grand-maître dit : « Mes chers frères et sœurs, ouvrons-lui la porte de la vertu, et détachez-lui ses fers. Il faut être libre pour entrer dans nos temples ». Puis s'adressant à la récipiendaire : Venez à moi, madame, en traversant cette voûte de fer et d'acier ». Le frère inspecteur conduit la récipiendaire, et lui dit de se mettre à genoux devant l'autel, lui faisant poser la main droite sur l'évangile, pour prêter l'obligation qui suit, et que le vénérable prononce avec elle.

OBLIGATION.

« En présence du grand architecte de l'univers, qui est Dieu, et devant cette auguste assemblée, je promets et jure solennellement de garder et retenir fidèlement dans mon cœur tous les secrets des maçons (1) et de la maçonnerie qui vont m'être confiés, sous les peines d'être déshonorée et méprisée, et, de plus, d'être frappée du glaive de l'ange exterminateur; mais, pour m'en garantir, puisse

(1) Pendant que la récipiendaire prête son obligation, chacun reprend sa place.

une portion de l'esprit divin descendre dans mon ame pour me faire parvenir au plus haut degré de la vertu ! Dieu me soit en aide ! Ainsi soit-il ».

L'obligation ainsi prêtée, le grand-maître relève la nouvelle prosélite, et la fait passer à sa droite, en lui disant : « Madame, venez recevoir les marques certaines de notre estime. Nous avons des signes, une parole et un attouchement, desquels nous sommes convenus entre nous pour nous reconnaître. Le signe se fait en mettant l'index et le troisième doigt de la main gauche sur la bouche, comme pour exprimer le silence, ayant de plus le pouce sous le menton. On répond à ce signe, en portant le petit doigt de la main droite sur l'oreille droite, de manière que les autres doigts soient pliés sur la joue. L'attouchement se fait en se prenant mutuellement la paume de la main droite, tenant le doigt du milieu étendu sur le poignet.

« La parole est Féix Féax, qui signifie académie ou école de vertus.

« Je vais actuellement vous changer le nom de dame en celui de sœur, en vous

donnant le baiser de paix (1). Fasse le ciel que vous n'oubliez jamais aucun des devoirs que vous impose un nom si doux! Allez, ma chère sœur, vous faire reconnoître aux sœurs inspectrice et dépositaire, en leur rendant les signes, la parole et l'attouchement que je vous ai donnés ; ensuite vous reviendrez à moi. »

La nouvelle initiée obéit, et lorsqu'elle est revenue, le vénérable lui fait présent d'un tablier et d'une paire de gans de peau blanche.

(En lui donnant le tablier.)

« Permettez-moi de vous décorer de ce tablier ; les rois, les princes et les plus illustres princesses se sont fait et se feront toujours un honneur de le porter comme étant le symbole de la vertu.

(En lui donnant les gants.)

« La couleur de ces gants vous apprend que la candeur et la vérité sont inséparables du caractère d'une vrai maçonne. Prenez place parmi nous (2), et daignez

(1) Le vénérable embrasse la sœur cinq fois, très-respectueusement.

(2) On fait placer la nouvelle initiée en haut de l'Amérique, auprès de l'autel.

prêter une oreille attentive à l'instruction que nous allons faire en votre faveur. »

DISCOURS
DE L'ORATEUR.

« Mes chères sœurs, rien n'est plus capable de vous faire connaître la véritable estime que nous faisons de vous dans notre société, que l'entrée que nous vous accordons. Le vulgaire, toujours grossier, rempli des préjugés les plus ridicules, a osé répandre sur nous les noirs poisons de la calomnie; mais quel jugement pouvait-il porter? privé des lumières de la vérité, n'est-il pas hors d'état de ressentir tous les biens qui résultent de sa parfaite connaissance? Vous seules, mes chères sœurs, éloignées de nos assemblées, aviez le droit de nous croire injustes: mais avec quelle satisfaction apprendrez-vous aujourd'hui que la maçonnerie est l'école de la décence et de la vertu; et que, par ses lois, nous domptons les foiblesses qui dégradent l'honnête homme, afin de retourner auprès de vous plus dignes de

votre confiance et de votre sincérité. Cependant, quelque douceur que ces sentimens nous aient fait goûter, nous n'avons pu remplir le vide que votre absence laissoit parmi nous; et j'avoue, à votre gloire, qu'il étoit temps de rappeler dans nos sociétés des sœurs qui, en les rendant plus respectables, en feront à jamais les agrémens et les délices. Nous nommons nos loges temple de la vertu, parce que nous tâchons de la pratiquer. Les mystères que nous y célébrons, sont le grand art de vaincre ses passions; et le serment que nous prêtons de ne rien révéler, est pour ne point faire entrer l'amour-propre et l'orgueil dans le bien que nous devons faire. Le nom chéri d'adoption vous dit assez que nous vous choisissons pour participer au bonheur dont nous jouissons, en cultivant l'honneur et la charité; ce n'est qu'après un examen scrupuleux que nous avons voulu la partager avec vous; à présent que vous le connoissez, nous sommes persuadés que le flambeau de la sagesse éclairera toutes les actions de votre vie, et que vous n'oublierez jamais que plus de choses ont de prix, plus il faut les conserver; c'est le prin-

cipe du silence que nous observons, il doit être inviolable. Daigne le Dieu de l'univers qui nous entend, nous donner la force de le rendre tel ! »

Ce discours prononcé, le frère hospitalier fait une quête générale en faveur des pauvres; et lorsqu'il a fini, on commence l'instruction ou catéchisme.

CATÉCHISME
D'APPRENTIE.

C'EST le vénérable qui interroge; il ne doit s'adresser qu'aux deux sœurs inspectrice et dépositaire, mais indifféremment, parce qu'elles doivent être également instruites toutes deux.

D. Etes-vous apprentie ?

R. Je le crois.

D. Si vous le croyez, pourquoi ne dites-vous pas oui ?

R. C'est que la maçonnerie étant un assemblage de toutes les vertus, il n'appartient à aucun bon maçon et maçonne de se persuader être parfaits, et sur-tout à une apprentie, dont les sen-

timens ne sont pas encore assurés (1).

D. Comment avez-vous été reçue ?

R. Par cinq coups.

D. Où avez-vous été reçue ?

R. Dans un lieu inaccessible aux profanes.

D. Qu'avez-vous vu ?

R. Rien que j'ai pu comprendre.

D. Etes-vous contente de votre sort ?

R. Tous mes frères et sœurs peuvent en juger.

D. Comment ?

R. Par mon empressement à être reçue, et pour récompense duquel ils m'ont donné leurs suffrages.

D. Promettez-vous un profond silence sur tous les secrets de la maçonnerie ?

R. Celui que je garde en est un sûr garant.

D. Donnez moi le signe d'apprentie ?

R. J'obéis, vous me comprenez.

D. Quel est le mot ?

R. Féix-Féax.

D. Que signifient ces deux mots ?

---

(1) Dans un grand nombre de loges, au lieu de cette réponse honnête et juste, c'est une impertinence humiliante que l'on fait adresser aux femmes par les femmes mêmes ; et pour comble de ridicule, bien des frères y applaudissent.

R. Académie ou école de vertu.

D. Quelle est cette école ?

R. La maçonnerie.

D. Comment y êtes-vous parvenue ?

R. Par un frère secourable, qui, étant devenu mon guide, m'a remise à la porte du temple des vertus, dont l'éclat a dissipé les ténèbres qui m'enveloppoient, comme profane.

D. Etes-vous entrée dans le temple ?

R. Oui, très-vénérable, en traversant une voûte de fer et d'acier.

D. Que signifie cette voûte ?

R. Comme la solidité d'une voûte dépend de la jonction et liaison des pierres, qui toutes aboutissent à un point central, de même chaque membre de notre ordre doit aspirer à l'honneur, point essentiel, qui fait notre force, et que nous devons joindre à cet amitié sincère et vertueuse qui caractérise les vrais maçons.

D. Pourquoi cette voûte est-elle de fer et d'acier ?

R. Pour nous avertir que nous devons fuir les criminels plaisirs de l'âge de fer, si nous voulons jouir de l'innocente volupté de l'âge d'or.

D. Pourquoi une profane est-elle privée de la lumière à sa réception ?

R. Pour lui faire comprendre combien ses semblables raisonnent aveuglément sur la maçonnerie.

D. Quels sont les devoirs d'une apprentie ?

R. D'obéir, travailler et se taire.

Le vénérable ajoute : « Nous avons obéi, » travaillé, et nous nous taisons, c'est » pourquoi nous allons fermer cette loge, » en faisant notre office par cinq. »

Tous les frères et sœurs applaudissent ; puis le vénérable dit : « La loge est fermée, mes frères ». Les deux officières répètent ces dernières paroles.

Fin du premier grade.

COMPAGNONAGE.

DEUXIÈME GRADE.

APPARTEMENT DE LA DROITE.

Comme cet appartement représente le jardin d'Eden, il doit être artistement décoré, il seroit même nécessaire que ce fût en feuillage; dans un des coins, il faut un espèce de fleuve qui semble tomber de quelque rocher; au milieu du jardin, on placera un pommier, autour duquel on aura mis un serpent de carton peint, ou d'autre chose semblable; il faut avoir soin que la tête en puisse remuer par le moyen d'un fil de fer, et que la bouche s'ouvre et se ferme pour tenir une pomme, et la laisser prendre à volonté. On pourra éclairer cet appartement autant qu'on le jugera à propos.

DÉCORATION DE LA LOGE, ET ORNEMENS NÉCESSAIRES.

La tenture est la même que dans le grade précédent; il y aura de plus sur

l'autel, devant le grand-maître, une grosse bougie allumée et une petite auge, dans laquelle on mettra un peu de farine délayée; dans le bas de la loge, il faut un réchaud de cuivre, sur lequel sera une terrine pleine d'esprit-de-vin, qu'on allumera après y avoir mis un peu de sel; vers la porte, en face du vénérable, on placera une table que l'on couvrira d'un drap noir, et au-dessus de laquelle on mettra un transparent représentant la Mort, Caïn tuant son frère Abel. Il est nécessaire aussi pour ce grade d'avoir une grêle et un tonnerre, que l'on fera entendre lorsque la récipiendaire mordra la pomme.

TABLEAU.

Il représente les quatre parties du monde, comme celui du grade précédent, Il y a de plus dans le milieu de l'arche de Noé sur la montagne, à l'instant que la colombe revient avec le rameau d'olivier.

RÉCEPTION.

La loge s'ouvre comme la précédente; le grand-maître tient une branche d'olivier de la main gauche, et fait

plusieurs questions sur le catéchisme, en attendant que la sœur qui doit être reçue soit prête. La récipiendaire est dans la chambre de réflexion avec l'orateur, qui l'exhorte de se soumettre à toutes les épreuves qu'on exigera d'elle. Il lui fait ôter tous les diamans et autres bijoux qu'elle peut avoir, pour marquer son humilité, et lui demande sa jarretière gauche; et après l'avoir reçue, il lui bande les yeux et l'introduit en loge, en observant les formalités ordinaires : sitôt qu'elle y est entrée, la sœur introductrice la fait placer entre les deux officières et fait avertir le vénérable que la sœur qui désire monter au second grade de la maçonnerie est présente; et que, pour preuve de sa soumission à tout ce qu'on exigera d'elle, elle a remis ses bijoux et sa jarretière. (L'orateur les porte sur l'autel.) Aussitôt le grand-maître se lève, et dit à la récipiendaire : « Ma chère sœur, » c'est avec un plaisir extrême que je » vois votre zèle à vouloir parvenir à » la connoissance de nos mystères; cependant, quoique vous nous confirmiez de plus en plus dans l'idée que » nous avions conçue de vous, je me

» crois encore obligé de vous engager
» à ne rien précipiter. Sachez que si
» vous commettiez une seule foiblesse,
» il ne nous seroit plus permis de vous
» recevoir parmi nous : voyez si vous
» voulez être reçue à ce prix. »

Si la sœur persiste, le vénérable commande au frère inspecteur de lui faire faire deux fois le tour du tableau, et de la faire passer par l'épreuve du feu, afin de persuader tous les frères de son courage. Les deux tours finis, l'inspecteur approche l'aspirante de la flamme que produit l'esprit-de-vin ; mais à peine en a-t-elle senti la chaleur, que le vénérable dit : « C'en est assez, mon
» frère ; nous devons être contens de sa
» soumission. (*En s'adressant à la ré-*
» *cipiendaire.*) Vous, ma chère sœur,
» ne craignez rien : souvenez-vous que
» la bonne foi est sacrée chez les ma-
» çons ; le bandeau que vous avez sur
» les yeux nous assure de la vôtre, et
» nous représente l'état d'innocence dans
» lequel vivoient nos premiers pères,
» se confiant aveuglément dans les pro-
» messes du Créateur. Continuez, ma
» chère sœur, à vous soumettre à tout :
» il ne vous reste plus qu'une épreuve

» à passer pour entrer dans notre sanc-
» tuaire ; et quoiqu'elle soit terrible,
» elle n'est pas au-dessus de la vertu
» courageuse. Nous allons vous con-
» duire dans un lieu de délices, où
» vous acheverez de nous convaincre de
» l'estime que nous devons faire de vo-
» tre amitié. Allez, ma chère sœur :
» puissent la sagesse et la prudence
» vous inspirer sur tout ce qui vous
» reste à faire, et vous ramener vers
» moi avec des marques certaines de
» votre innocence ! » Ce discours fini, le frère inspecteur conduit la récipiendaire au paradis-terrestre, et l'abandonne à ses réflexions. Sitôt qu'elle est partie, quelqu'un de préposé pour cela lui donne une pomme, et lui persuade qu'il faut qu'elle la mange pour être reçue, en ajoutant que c'est cette marque d'obéissance qu'on exige d'elle, et que sans cela elle ne pourrait parvenir à la connaissance des sublimes mystères de la maçonnerie. On peut bien s'imaginer que l'aspirante ne fait aucune difficulté d'y consentir : mais à peine a-t-elle commencé à mordre la pomme, que l'on fait entendre le tonnerre et la grêle ; puis on tire le rideau qui sépare cet appartement de la loge ; l'instigateur

s'échappe adroitement, et l'orateur, qui se tient prêt, s'avance à pas précipités, arrête le bras de la récipiendaire, lui détache son bandeau, et lui dit avec le ton de l'enthousiasme : « Malheureuse ! » qu'avez-vous fait ? Est-ce ainsi que » vous pratiquez les leçons de sagesse que » l'on vous a données ? Se pourroit-il » que vous méconnaissiez ces sentimens » d'honneur et de vertu, premier fon- » dement de notre ordre ? Quoi ! au » mépris des promesses que vous a fai- » tes le grand-maître de récompenser » votre courage et votre prudence, vous » vous laissez séduire par ce monstre » *(il lui montre le serpent, duquel on* » *fait remuer la tête)*, qui n'a d'autre » but que celui de corrompre votre » innocence ! quelle récompense devez- » vous attendre d'une pareille foi- » blesse ? »

Il est aisé de penser que la récipiendaire, surprise et trompée elle-même dans ses sentimens, est trop déconcertée pour répondre quelque chose de bien positif. Alors, sans lui donner le temps de la réflexion, l'orateur lui dit : Suivez-moi, madame, et sortons au plus vîte d'un lieu qui vous rappelleroit sans cesse

votre faute » ; puis la conduisant au milieu de l'assemblée, il la remet entre les mains de l'inspecteur, et va porter au grand maître la pomme mordue. Le vénérable la reçoit, et dit à la récipiendaire : « Je vois trop, madame, le peu de compte que vous avez fait des sages conseils que je vous ai donnés ; mais, sans compter l'oubli de vos devoirs, connaissez l'excès des malheurs que votre inconséquence a causé ». On fait retourner la sœur du côté du transparent, au-dessous duquel elle doit lire ces mots : *Le crime a vaincu l'innocence*. Alors le grand-maître, portant la parole à l'assemblée, dit : « Que dois-je faire, mes frères ? »

L'inspecteur répond : « Consulter votre sagesse et suivre nos lois ».

Le vénérable : « Je vous entends, mon frère ». Puis s'adressant à la récipiendaire, il lui dit d'un air respectueux et confiant : « Madame, c'est avec une douleur extrême que nous avons vu votre faute : mais, quelque grande qu'elle soit, l'indulgence qui fait la base de notre société ne me permet pas de vous la reprocher davantage ; et, pour vous faire connoître entièrement le caractère des

vrais maçons, persuadés comme ils le sont des foiblesses de l'humanité, apprenez que tous les frères et sœurs ici présens vous pardonnent, et moi tout le premier, à condition que vous allez prêter devant nous, et sur cet autel un serment authentique de n'employer jamais d'autre vengeance envers ceux que vous connoîtrez coupables ; le voulez-vous, madame ? »

La récipiendaire ayant répondu oui, tous les frères et sœurs applaudissent. Ensuite on fait avancer l'aspirante à l'autel par quatre pas, commençant par le pied droit ; puis le vénérable la fait mettre à genoux, et prononce avec elle l'obligation qui suit :

OBLIGATION.

« Je jure et m'engage, en présence de cette respectable assemblée, et sous les peines que m'impose ma précédente obligation, de ne jamais révéler à aucune apprentie le secret de compagnone. Je promets de plus d'aimer, protéger et secourir mes frères et sœurs, toutes les fois que j'en trouverai l'occasion, de ne point manger de pepins de pomme, vu qu'ils contiennent le germe du fruit

défendu ; en outre, de garder sur moi cette nuit, la jarretière de l'ordre et de n'en point découvrir les mystères aux profanes. Je promets toutes ces choses aux risques d'encourir l'indignation de mes frères et sœurs ; c'est pourquoi je prie dieu de m'être en aide. Ainsi soit-il. »

Le vénérable relève la récipiendaire ; et, prenant sa truelle, de laquelle il a trempé le bout dans l'auge sacrée, il la lui passe cinq fois sur les lèvres, et lui dit : « C'est le sceau de la discrétion que je vous applique ; on vous apprendra bientôt la morale qu'il renferme. Reprenez ce fruit, il est le symbole d'un grand mystere et de notre ordre et de notre religion ; recevez aussi notre jarretiere, comme étant l'emblême d'une amitié parfaite. » Alors faisant passer la sœur du côté de l'Afrique, il continue en disant : « Nous avons des signes et des paroles pour nous reconnoître, en qualité de compagnone, comme dans le grade précédent. Le signe se fait en portant le petit doigt de la main droite sur l'œil droit fermé. On répond à ce signe, en mettant le petit doigt de la main droite sous le nez, le pouce dessus, l'index sur le sourcil, et les autres doigts sur l'œil.

La parole est *Belba*, qui signifie *confusion*; le mot de passe est *Lamasabacthani*, qui veut dire : Seigueur, je n'ai péché que parce que vous m'avez abandonnée. »

Le vénérable ayant achevé, l'introductrice conduit la nouvelle prosélyte aux deux officières, pour qu'elle s'en fasse reconnoître, après quoi elle la ramène au vénérable, qui lui rend ses bijoux; et lorsqu'elle les a mis, il la fait placer du côté de l'Afrique; puis on commence le catéchisme.

CATÉCHISME DES COMPAGNONES.

D. Etes-vous compagnone (1) ?

R. Donnez-moi une pomme, et vous en jugerez.

(1) Dans toutes les loges irrégulières, on ne fait mention que de quatorze demandes du catéchisme de ce grade; encore sont-elles la plupart si changées, qu'elles donnent à entendre tout le contraire de ce que l'on veut exprimer: toutes les autres demandes, qui, comme on peut le voir, sont en assez grand nombre, sont répandues indifféremment dans tous les autres grades; cela seul doit prouver le peu de réflexions que font les grands-maîtres qui tiennent les loges imparfaites.

D. Comment êtes-vous devenue compagnone ?

R. Par un fruit et un ligament.

D. Que signifie le fruit et le ligament ?

R. La force d'une amitié parfaite, qui n'a pour base que la vertu.

D. Que vous a-t-on appliqué en vous recevant ?

R. Le sceau de la discrétion.

D. Pourquoi est-il défendu aux compagnones de manger des pepins de pomme ?

R. Parce qu'ils contiennent le germe du fruit défendu.

D. Quel est l'état d'une maçonne ?

R. D'être heureuse, destinée pour laquelle nous avons été créées.

D. Comment parvient-on à cette félicité?

R. Par le secours de l'arbre du milieu.

D. Que signifie cet arbre ?

R. La maçonnerie, qui nous fait connoître le mal que nous avons fait, et le bien qui nous reste à faire, en pratiquant les vertus qu'on nous enseigne dans nos loges ; c'est pourquoi nous le nommons temple de la vertu.

D. Où était placé cet arbre ?

R. Dans le jardin d'Eden, lieu délicieux,

où Dieu plaça notre premier père, et dans lequel nous devrions vivre dans une sécurité parfaite.

D. Chassée du paradis terrestre, comment avez-vous pu rentrer dans le temple (1) ?

R. Par l'arche de Noé, première grâce que Dieu accorda aux hommes.

D. Que signifie l'arche de Noé ?

R. Le cœur humain agité par les passions, comme l'arche l'étoit par les vents sur les eaux du déluge.

D. Pourquoi Noé a-t-il construit cette arche ?

R. Pour se sauver, lui et sa famille, de la punition générale ; de même les maçons viennent en loge, pour se soustraires aux vices qui règnent si souvent dans les autres sociétés.

D. Comment Noé a-t-il construit cette arche ?

R. Par l'ordre et d'après les plans que le grand architecte de l'univers lui en donna, et dont la morale doit servir

(1) On doit entendre ici que le temple est figurément le symbole de l'état de l'innocence dans lequel vivoit notre premier père avant sa chute, et dans lequel on espère rentrer en cultivant la vertu.

de règle aux maçons, afin de se garantir de la corruption générale.

D. Pourquoi les autres hommes n'en profitèrent-ils point ?

R. Parce qu'aveuglés par de fausses lumières, ils critiquèrent l'ouvrage du grand-maître, qui, pour punition, les livra à l'endurcissement; ce qui les précipita dans l'abîme.

D. De quelle forme étoit cette arche ?

R. Elle avait quatre étages, qui comprenoient trente coudées de haut; elle était longue de trois cents coudées, et large de cinquante.

D. De quel bois cet édifice était-il construit ?

R. De cèdre, bois que l'Ecriture nous dit être incorruptible; ce qui symbolise le vrai maçon, qui doit être vertueux pour le seul plaisir de l'être, de se mettre au-dessus des préjugés et de la calomnie.

D. Quelle forme avaient les planches ?

R. Elles étaient toutes égales et bien aplanies; ce qui nous démontre l'égalité parfaite qui doit régner entre nous, et qui doit être fondée sur la ruine de l'amour-propre.

D. Comment l'arche était-elle éclairée ?

R. Par une seule croisée pratiquée dans le haut du quatrième étage.

D. Quel oiseau Noé fit-il sortir pour savoir si les eaux étaient retirées ?

R. Le corbeau, qui ne revint point, image de tous faux frères, qui, se parant des traits de la sagesse, négligent les innocens plaisirs de la maçonnerie, pour jouir en particulier des criminelles voluptés des sens.

D. Quel fut l'oiseau que Noé fit sortir après le corbeau ?

R. La colombe, qui rapporta une branche d'olivier, symbole de la paix qui doit régner entre les maçons.

D. Donnez-moi le signe de compagnone.

R. Le voici. *(On le fait.)*

D. Donnez-moi la parole.

R. Belba, qui signifie confusion.

D. Donnez-moi le mot de passe.

R. Lamasabacthani, qui veut dire : Seigneur, je n'ai péché que parce que vous m'avez abandonnée.

D. Comment voyage une compagnone ?

R. Sans détours, et dans l'arche de Noé.

D. Donnez-moi une réponse définitive du rapport qu'il y a de nos loges à l'arche de Noé ?

R. C'est que Noé, retiré du commerce

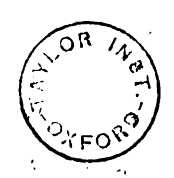
des hommes, cultivoit dans l'arche, avec sa famille, l'innocence et la vertu: ainsi le vrai maçon, fuyant les sociétés bruyantes et scandaleuses, vient en loge pour jouir de ces plaisirs délicieux, exempts de remords, que nous procurent l'honneur et la décence.

Après cette réponse, le vénérable dit: « Cultivons donc ces vertus qui nous sont si chères; et, pour en témoigner notre consentement, applaudissons, mes frères. »

Tous les frères et sœurs applaudissent, et le vénérable dit: « La loge est fermée, mes frères. »

Les deux officières répètent ces paroles.

Fin du second grade.



MAITRISE.
TROISIÈME GRADE.

ATELIER.

CET appartement est celui qui reste à gauche, séparé de la loge par un rideau; il est nommé atelier, parce que c'est là où l'on mène la nouvelle prosélyte pour travailler. Il doit y avoir une table ou établi, sur lequel on mettra des ciseaux, des maillets et d'autres outils. Il faut aussi une boîte en forme de pierre, dans laquelle on mettra un cœur enflammé; cette boîte doit être fermée avec un couvercle partagé en deux parties, de façon qu'il puisse s'ouvrir par le moyen d'un ressort, lorsque l'on frappera le milieu; cet appartement n'est éclairé que par deux bougies, que l'on placera sur l'établi. On peut tirer le rideau de séparation en faisant l'ouverture de la loge.

TABLEAU.

Il représente les quatre parties du monde désignées par quatre figures peintes : Noé au sortir de l'arche, offrant

à Dieu un agneau en sacrifice, un arc-en-ciel; Abraham prêt à immoler son fils; l'échelle de Jacob endormi; Sodome embrasée; la femme de Loth en statue de sel; une citerne dans laquelle on voit Joseph, et au-dessus de lui, le soleil, la lune et les onze étoiles. Aux deux côtés de ce tableau, on placera treize lumières, sept à droite et six à gauche.

OUVERTURE
ET DÉCORATION DE LA LOGE.

L'OUVERTURE de cette loge ne diffère en rien de celle d'apprentie et de compagnone, sinon qu'on la désigne par le nom de maîtresse, et que, lorsque le grand-maître demande quels sont les devoirs d'une maitresse maçonne, au lieu de répondre : *Obéir, travailler et se taire*, on dit : *Aimer, protéger et secourir ses frères et sœurs.*

La tenture est toujours cramoisie, comme dans la précédente; il faut de plus un arc-en-ciel placé au-dessus de l'autel; dans l'Asise, du côté de l'Afrique, une petite tour d'une forme spirale, d'environ un

pied de haut, et dont le dessus soit assez large pour que la récipiendaire s'y puisse tenir. Il faut mettre aussi sur la surface cette devise en gros caractères: *Tour de Babel, monument de l'orgueil des hommes.* Il faut encore une échelle composée de cinq échelons, et de laquelle on verra l'usage dans la réception.

RÉCEPTION.

L'orateur est dans la chambre de préparation avec la récipiendaire, à laquelle il fait un discours sur la dignité du grade qu'elle va recevoir; après quoi il lui bande les yeux, et l'introduit en loge, en observant les formalités ordinaires. Le frère inspecteur fait placer la récipiendaire au bas du tableau, et fait dire au grand-maitre que voilà la sœur qui desire être reçue maitresse.

Le vénérable demande à l'aspirante quels sont les progrès qu'elle a faits dans la maçonnerie, et quels sont les mots d'apprentie et de compagnone. Après qu'elle a répondu, le vénérable commande au frère inspecteur de lui faire faire un tour de loge, en commençant du côté de l'Afrique, et de lui faire subir l'épreuve de la confusion.

Il est bon d'observer ici que lorsque la sœur commence le voyage, on doit apporter promptement, et sans bruit, la petite tour dont nous avons parlé, et la mettre à la place d'où part la récipiendaire.

On aura soin aussi d'avoir une planche d'environ sept à huit pieds de long, de laquelle on appuiera un bout sur le bord de la tour, et de l'autre sur le carreau, du côté du vénérable, de manière que cette planche produise une pente assez douce pour que la récipiendaire, en finissant son voyage, parvienne au sommet de la tour sans s'en apercevoir.

Sitôt que la sœur est arrivée sur la tour, on retire la planche; les frères inspecteur et dépositaire la font retourner en face du grand-maitre, en la soutenant par dessous le bras, de peur qu'elle ne tombe.

Alors le vénérable demande à la récipiendaire quel est le sujet qui l'amène en loge? La sœur répond que c'est le désir de monter au grade de maîtresse. « Sachez, ma chère sœur, répond le vénérable, qu'on n'obtient des dignités, parmi nous, qu'à force de vertu, de travail et d'humilité; c'est pourquoi nous ne pouvons vous en donner aucune, sans agir contre toutes nos lois; et, pour vous

prouver que le refus que je vous fais est juste, nous allons vous rendre la lumière et vous faire connoître la témérité de votre demande ». Puis s'adressant aux officiers : « Mes frères, ôtez-lui le bandeau, et punissez-la de sa présomption ». Aussitôt la sœur introductrice lui débande les yeux, et les deux frères inspecteur et dépositaire la soulèvent par dessous le bras, la descendent de dessus la tour, et lui font lire l'inscription. Après quoi le grand-maître lui dit : « Vous voyez, ma chère sœur, combien le flambeau de la sagesse et de la vérité nous est nécessaire, et dans quel excès d'erreur l'ignorance et l'aveuglement peuvent nous conduire. Il vous est aisé de juger qu'étant montée, quoique innocemment, au plus haut degré de l'orgueil, nous ne pouvions vous recevoir dans notre temple. Vous apprendrez bientôt les mystères que renferme l'épreuve par laquelle vous venez de passer. Contentez-vous à présent de vous soumettre à l'humilité que l'on doit pratiquer pour entrer dans le sanctuaire de la vertu ». En s'adressant à l'inspecteur : « Vous, mon frère, faites connoître à la sœur avec quel respect elle doit venir à l'autel ». L'officier fait ôter

les souliers de la récipiendaire, et pieds nus, lui fait faire cinq pas sur le tapis, de droite à gauche, alternativement, de manière qu'au cinquième elle puisse se trouver près de l'autel, devant lequel on la fait mettre à genoux, la main droite sur l'évangile, pour prononcer l'obligation suivante. Le vénérable la dicte à la sœur, en lui tenant une épée nue sur la tête.

OBLIGATION.

« Je jure sur cet autel respectable, par le sacrifice de Noé, d'Abraham, et par l'échelle de Jacob, de ne jamais réveler aucun des secrets des maçons, et de ne rien expliquer aux compagnones de ce qu'on m'apprendra sur les mystères de la maîtrise, et je renouvelle la promesse que j'ai faite dans mes précédentes obligations, d'aimer, protéger et secourir mes frères et sœurs toutes les fois que j'en trouverai l'occasion, je promets toutes ces choses sur ma parole d'honneur, et, si jamais j'étois capable d'y manquer, je consens d'encourir la honte, le mépris, l'infamie que tout bon maçon réserve au parjure; et, pour m'en garantir, je prie Dieu de m'être en aide. »

L'obligation prononcée, la récipiendaire se relève et met ses souliers. Après quoi le vénérable lui dit : « Ma chère sœur, comme le grade auquel vous prétendez n'est dû qu'au travail et à la constance, je ne puis encore vous en découvrir les mystères, puisqu'il vous reste un de ces devoirs à remplir ; c'est pourquoi le frère inspecteur va vous conduire à l'atelier des maîtres, où vous acheverez de nous convaincre, par le zèle et l'ardeur que vous montrerez, que vous méritez l'auguste rang que vous sollicitez. »

Ce discours achevé, l'inspecteur conduit la récipiendaire à l'atelier ; l'orateur, qui l'y attend, se place à sa gauche, et le frère inspecteur à sa droite. Ce dernier prend un ciseau, le fait tenir à la sœur de la main gauche ; puis, lui donnant un marteau dans sa droite, lui fait frapper quatre coups sur les coins de la boîte, et sur le milieu. Dès que la boîte est ouverte, l'orateur regarde dedans ; et, montrant à la récipiendaire le cœur qui est au fond, lui dit : « Ma chère sœur, cette boîte en forme de pierre, que vous voyez, et le cœur que votre travail a produit, sont le symbole de la morale de la maçonnerie, qui, par les vertus qu'elle

enseigne, semble ne laisser aux hommes que la force commune, en les rendant doux et compatissans. » Alors, prenant la boîte, il la porte au vénérable, qui ordonne à l'inspecteur, qui doit être revenu en loge, de faire monter l'échelle mystérieuse à la sœur. Aussitôt l'officier fait avancer la récipiendaire au bas de l'échelle dont nous avons parlé, et qu'on a eu soin de coucher sur le tableau; puis conduisant la sœur par la main, lui fait mettre le pied gauche, puis le droit parallèle sur le premier échelon, ensuite sur les autres; et lorsqu'elle est sur le dernier, l'officier annonce au vénérable que la récipiendaire est parvenue au sommet de la félicité. Le grand-maître se lève, en ordonnant que l'on fasse approcher la sœur; et lorsqu'elle est auprès du trône, le vénérable lui tend la main obligeamment et lui dit : « Ma chère sœur, en suivant les principes que la sagesse nous donne, nous trouvons que c'est trop peu d'accorder à la vertu l'estime ordinaire que tout homme lui doit; c'est pourquoi je vous décore de ce bijou (c'est la truelle), comme étant la marque honorable du pur hommage que nous lui rendons. Cette

truelle, parmi nous, signifie maîtrise, parce qu'en ne l'accordant qu'au vrai mérite, elle est le symbole d'une ame courageuse et maîtresse d'elle-même. Le signe de ce grade est de figurer l'échelle (1) devant soi; on répond à ce signe en étendant la main gauche sur la bouche de la personne qui est du même côté; de manière que le petit doigt sur la partie, le second doigt sous le nez, le troisième sur l'œil, le quatrième sur la tempe, et le pouce sur l'oreille; ce qui donne les signes des autres grades, en démontrant les cinq sens (2) : l'attouchement se fait en se présentant mutuellement l'index et l'autre doigt de la main droite, que l'on pose l'un sur l'autre; ensuite on appuie tour-à-tour le pouce droit sur les joints

---

(1) Il y a des loges où ce signe est celui de l'apprentissage, quoique dans ces mêmes loges il ne soit fait mention de l'échelle que dans le grade de maîtresse.

(2) Dans toutes les loges irrégulières, on ne connoît point ce signe; et, quoique dans les grades on ne désigne que trois sens, on demande cependant, dans le catéchisme de la maîtresse, pourquoi les maçons attachent leurs signes aux cinq sens.

Voyez la page 63.

près de l'ongle, ce qui donne le nombre (cinq) sacré chez les maçons. La parole de maîtresse est Avoth-Jaïr, qui signifie: L'éclatante lumière de la vérité a dessillé mes yeux. Le mot de passe de ce grade est la parole de compagnone, Babel. Allez actuellement, ma chère sœur, rendre aux officières les signes et paroles que je vous ai donnés. »

La sœur obéit; et lorsqu'elle a fini, le frère inspecteur la fait placer à la droite du grand-maître; l'orateur prononce un discours aussi respectueux qu'instructif, après quoi on commence le catéchisme.

CATÉCHISME

DE MAITRESSE.

D. Etes-vous apprentie ?
R. Je le crois.
D. Etes-vous compagnone ?
R. Je connois le fruit défendu.
D. S'il est vrai que vous êtes compagnone, vous devez aussi connoître l'arche ?
R. Oui, très-vénérable, je suis maçonne, j'ai travaillé dans l'arche, j'en connois les propriétés, et je viens en loge pour

me corriger des défauts de l'humanité.

D. Etes-vous maîtresse ?

R. Je sais montrer l'échelle.

D. Qui vous a fait maîtresse ?

R. L'humilité, le travail, le zèle et la discrétion.

D. Par quelle épreuve avez-vous passé ?

R. Par l'épreuve de la confusion, en me précipitant au bas de la tour de Babel, sur laquelle l'aveuglement m'avoit conduite.

D. Que signifie la tour de Babel ?

R. L'orgueil des enfans de la terre, dont on ne peut se garantir qu'en y opposant le cœur humble et sincère d'un vrai maçon.

D. Qui forma ce présomptueux projet ?

R. Les descendans de Noé, qui, se méfiant de la Providence qui les avoit épargnés, s'imaginèrent de faire une tour assez haute pour se sauver d'un second déluge, croyant par-là borner la puissance divine.

D. De quoi cette tour fut-elle bâtie ?

R. De larges briques cimentées de bitume, liqueur épaisse et glutineuse, qui lie plus fortement que tout autre mortier.

D. Quelle fut la base de la tour ?

R. La folie.

D. Que signifient les pierres ?

R. Les passions des hommes.

D. Que signifie le ciment ?

R. Le poison de la discorde.

D. Quelle étoit la forme de cette tour ?

R. Une spirale en hauteur, ce qui symbolise la publicité et les détours des cœurs faux et des hommes vains.

D. A quel point ce monument parvint-il ?

R. Jusqu'à ce que Dieu envoyât la confusion des langues parmi ceux qui y travailloient, lesquels se divisèrent dans les quatre parties du monde.

D. Que devint ce ridicule édifice ?

R. Le repaire et l'habitation des insectes.

D. Quelle application les maçons doivent-ils faire de cet événement ?

R. Ils apprennent à respecter les promesses de l'être suprême, à espérer en lui seul, à ne point former de vains projets de gloire et de fortune, et à ne fonder leurs actions que sur la sagesse et la vertu.

D. Quelle autre réflexion peut-on en tirer ?

R. Que la tour de Babel est l'exemple d'une loge mal ordonnée, où, sans l'obéissance et la concorde qui doivent y régner, on tombe dans le désordre et dans la confusion.

D. » Quel est le symbole de la maî-
» trise (1) ?

R. » La truelle.

D. » A quoi vous sert-elle ?

R. » A remuer et exprimer dans mon
» âme des sentimens d'honneur et de
» sagesse, comme étant l'emblême de
» la vertu. »

D. » Que porte une maîtresse maçonne
» devant elle ?

R. » La représentation de l'échelle de
» Jacob.

D. Que signifie cette échelle ?

R. Les différentes vertus que toutes bonnes maçonnes doivent posséder.

D. Donnez-moi l'explication des deux montans ?

R. l'humilité et la charité, qui doivent être la base de toutes nos actions.

D. Quel est le premier échelon ?

---

(1) Toutes les loges s'accordent sur ce qu'on ne doit faire connoître l'échelle de Jacob que dans la maîtrise, et que la truelle est absolument le bijou de ce grade. Cependant beaucoup de maîtres font toutes les questions que l'on voit ici marquées par des guillemets dans le grade d'apprentie, lorsque la nouvelle prosélyte ne sait aucunement ce que tout cela veut dire, et si elle aura une truelle ou non.

R. La candeur, vertu propre d'une belle ame susceptible des belles impressions de la maçonnerie.

D. Quel est le second?

R. La douceur et la clémence que nous devons exercer envers nos semblables.

D. Quel est le troisième?

R. La vérité, qui doit être sacrée parmi nous, comme étant un des rayons du grand soleil de l'univers, qui est Dieu.

D. Quel est le quatrième?

R. La tempérance, qui nous apprend à mettre un frein à nos passions, en fuyant tout excès déréglé.

D. Quel est le cinquième?

R. Le silence, que nous devons observer sur tous les mystères de la maçonnerie.

D. Y en a-t-il encore (1)?

R. Oui, très-vénérable.

D. Combien?

---

(1) Quoique l'échelle de réception ne contienne, et ne doive contenir que cinq échelons, cela n'empêche pas que, dans tous les manuscrits dont se servent les loges irrégulières, on demande la signification de huit. Il est vrai que presque toutes les questions sont si entortillées, qu'on recommence plusieurs fois la même chose sans s'en apercevoir; tant ces faux catéchismes sont ridicules et inintelligibles.

R. Autant qu'il y a de différentes vertus.
D. A qui est-il réservé de les connoître?
R. A tous bons maçons et maçonnes, qui, désirant parvenir à la perfection humaine, les mettent en pratique.
D. Quel est celui qui le premier mérita de connoître cette échelle?
R. Le patriarche Jacob, dans un songe mystérieux.
D. N'en vit-il que le symbole?
R. Il vit effectivement une échelle, sur laquelle étoient des anges qui montoient au ciel.
D. Où portoit le bas de l'échelle?
R. Sur la terre, le marche-pied du Seigneur?
D. Où atteignoit son sommet?
R. A la droite du Créateur, séjour des bienheureux.
D. Comment y parvient-on?
R. Par l'union des vertus.
D. Pourriez-vous m'expliquer ce que représente le tableau de maîtresse?
R. Oui, très-vénérable.
D. Que signifie le sacrifice de Noé?
R. Le sacrifice étant une marque de reconnoissance et de gratitude, nous apprend qu'un vrai maçon doit tourner à son avantage les dangers qu'il

a courus, et remercier l'auteur de ses jours de l'en avoir préservé.

D. Que signifie l'arc-en-ciel ?

R. L'harmonie de tous les sentimens qui règnent entre les maçons, symbolisé par l'éclatant mélange de couleurs qui forment l'arc-en-ciel.

D. Que représente Jacob endormi ?

R. La paix et la tranquillité que goûte une ame vertueuse.

D. Que nous enseigne Abraham prêt à immoler son fils ?

R. Qu'un bon maçon doit sacrifier ce qu'il a de plus cher, lorsque la sagesse l'exige.

D. Que nous apprend la punition de Sodome ?

R. Que les maçons doivent avoir en horreur le crime abominable qui attira le feu du ciel sur cette ville ; c'est pour nous en rappeler l'idée que nous nous servons de terrines enflammées.

D. Que nous apprend la femme de Loth, changée en statue de sel ?

D. Que nous devons obéir à la raison, et sur tout que nous ne devons point pénétrer dans les secrets de l'Etre suprême.

D. Pourquoi, dans le tableau, nous re-

présente-t-on Joseph dans une citerne, et au-dessus de lui le soleil, la lune et les onze étoiles.

R. Joseph dans la citerne, nous fait voir que si la vertu est quelquefois ignorée, c'est pour reparoître avec plus d'éclat ; et le soleil, la lune et les étoiles nous annoncent la gloire de ce saint homme, par laquelle Dieu récompense ses vertus.

D. Quel est le mot de maîtresse maçonne.

R. Avoth-Jaïr, qui veut dire : l'Eclatante lumière de la vérité a dessillé mes yeux.

D. Donnez-moi le signe de réponse de ce grade ?

R. Le voici. (*On le fait.*)

D. Que signifie-t-il ?

R. Il exprime les signes des autres grades, et désigne les cinq sens.

D. Pourquoi les maçons appliquent-ils leurs signes sur les cinq sens ?

R. Pour nous apprendre à n'en faire qu'un bon usage. Le premier, sur la bouche, nous fait connoître que la sensualité est un vice, et que les banquets des maçons ne sont que pour jouir entr'eux d'une société paisible,

dont les plaisirs sont toujours estimables, comme étant fondés sur la tempérance; le second, sur l'oreille, nous apprend qu'un maçon doit fermer l'oreille à la calomnie, et ne jamais proférer un seul mot qui puisse blesser la pudeur et la chasteté des sœurs; le troisième, sur l'œil, avertit un maçon qu'il ne doit regarder ses sœurs qu'avec les yeux de l'âme; c'est-à-dire, qu'il doit respecter leur sagesse et leur vertu, et que la beauté et les grâces qu'elles possèdent ne sont aucunement pour inspirer les désirs criminels, mais pour embellir la société et la rendre plus vive et plus chère; le quatrième, sous le nez, nous fait connoître que tous bons maçons et maçonnes doivent être au-dessus de tout ce qui peut flatter les sens, afin de ne point sacrifier le bien de la société au plaisir particulier; le cinquième, qui est l'attouchement que nous donnons dans le premier grade, nous instruit que nous renouvellons chaque fois notre traité de paix, et que nous sommes toujours prêts à tendre une main secourable à nos frères et sœurs dans leurs dangers et dans leurs besoins.

D. Quel est l'attouchement de maîtresse ?

R. Il se fait en présentant mutuellement l'index et l'autre doigt de la main droite, que l'on pose l'un sur l'autre ; ensuite on appuie tour à tour le pouce droit sur les joints près de l'ongle.

D. Quels sont les devoirs d'une maîtresse maçonne ?

R. D'aimer, protéger et secourir ses freres et sœurs.

Le vénérable : « Aimons-nous, pro- » tégeons-nous, secourons-nous mutuel- » lement, suivant nos promesses. »

On ferme cette loge comme la précédente.

Fin du troisième grade.

LA MAITRISE PARFAITE.

QUATRIÈME GRADE.

SALLE DE RÉCEPTION,

ORNEMENS ET BIJOUX.

LA loge de parfaite est supposée représenter le tabernacle d'alliance que Moïse

fit porter hors du camp des Israélites lorsqu'il les conduisoit, avec Aaron, par le désert de l'Arabie pétrée. Si l'on donne ce grade à la suite de la maîtrise, la tenture, le dais et l'autel restent dans le même ordre. Il y a de plus, de chaque côté du vénérable, une colonne torse garnie de lampions pleins de cire.

Celle de la droite doit être transparente, parce qu'elle représente la colonne de feu qui éclairoit les juifs pendant la nuit; et l'autre tient lieu de la nuée qui les cachoit le jour aux yeux des égyptiens.

Ces deux colonnes doivent être couronnées par un arc-en-ciel garni de onze lampions. Il faut sur l'autel un plat, dans lequel il y aura un vase renversé, qui renfermera un oiseau vivant.

On aura soin de mettre dans le plat, autour du vase, environ deux pouces de sable très-fin, pour qu'on ne puisse regarder ce qu'il renferme sans en laisser des marques. On placera aussi treize lumières autour du tableau, comme dans le grade précédent. Tous les frères et sœurs, ainsi que le grand-maître et la grande-maitresse; ont chacun une baguette qu'ils tiennent de la main gauche; les frères ont de plus leurs épées dans

la droite. Le vénérable doit être pourvu d'une paire de jarretières d'étoffe bleue, sur laquelle il doit y avoir des cœurs brodés en or, avec cette devise partagée : LA VERTU NOUS UNIT, LE CIEL NOUS RÉCOMPENSE. Le bijou de parfaite est un marteau d'or avec un anneau or et argent, sur lequel est gravé le mot *Secret*. On le porte en loge au bout d'un large cordon bleu moiré, mis en sautoir.

AUTEL DU FEU OU DE LA VÉRITÉ.

Cet autel (1) doit être placé dans un des coins de la loge. Il faut sur cet autel plusieurs vases antiques, dorés et argentés, représentant ceux que les Israélites emportèrent d'Egypte. Sur le milieu, il faut une cassolette, dans laquelle brûleront les parfums ; et, devant cette cassolette, un plat d'argent pour l'offrande; à côté sera une boîte pareille à celle dont on s'est servi dans le grade précédent, en observant, qu'au lieu d'un cœur, il faut mettre ces mots en lettre d'or, AMANA, HUR, CANA,

(1) Cet autel devoit être tel qu'on le voit gravé au trentième chapitre de l'Exode; mais, au besoin, on peut se servir d'une table.

Eubulus, qui signifient, Vérité, Liberté, Zèle et Prudence. A gauche de la boite, il y aura un marteau, et à droite une navette pleine d'encens, et un encensoir, avec lequel l'orateur encensera plusieurs fois pendant la réception.

TABLEAU.

Il représente les épis que Pharaon vit en songe ; Joseph se reconciliant avec ses frères; plusieurs hommes en tablier, tenant des truelles, avec lesquelles ils pétrissent de la terre pour former des briques; Moïse dans la corbeille sur les eaux du Nil, à l'instant que la fille de Pharaon le fait retirer; et, sur le devant du tableau, Moïse et Aaron à la tête des Israélites sur le bord de la Mer Rouge, dans laquelle on voit Pharaon et son armée submergés.

DE LA RÉCIPIENDAIRE.

Elle doit être dans la chambre de réflexion. L'orateur va la trouver, et l'interroge sur les trois premiers grades; et, lorsqu'elle a répondu, il lui rappelle les devoirs qu'elle s'est imposés par ses pré-

cédentes obligations, et l'exactitude qu'elle doit montrer à l'avenir de la pratique de la vertu ; après quoi il la quitte un instant, et va chercher le vase qui contient l'oiseau, et l'apporte à la récipiendaire ; alors, le posant sur une table à côté d'elle, il lui dit : « Madame, ce vase que vous voyez, renferme le dernier secret de la maçonnerie ; c'est un dépôt sacré que le grand-maître vous confie, sans vouloir d'autre preuve de votre discrétion que la haute estime qu'il a conçue de vous ; et le respect que l'on doit à la vertu, m'empêche moi même d'en exiger d'autres. Cependant, comme je vais vous en laisser seule dépositaire, permettez-moi de vous apprendre que la moindre apparence de curiosité que vous pourriez montrer dans cet instant vous ôteroit tous les moyens de parvenir à l'auguste grade auquel vous aspirez. » Ce discours fini, l'orateur abandonne la récipiendaire quelques minutes à ses réflexions. Ensuite il rentre, et regarde si le sable n'a pas été dérangée ; et s'il aperçoit que le vase ait été levé, il fait des vives remontrances à la sœur et lui dit qu'ayant manqué aux principales lois de la maçonnerie, elle ne doi plus espérer d'être admise au sublime

grade de la perfection, que toute excuse est inutile; qu'il n'y a que le temps, la patience et la charité, qui peuvent lui faire mériter de nouveau la faveur qu'elle vient de perdre par sa trop grande légèreté. Ensuite on ferme la loge de parfaite; et lorsqu'on tient la loge de table de maîtresse, le grand-maître condamne la sœur à trois livres d'amende envers les pauvres. Mais si, au contraire, lorsque l'orateur revient, il ne trouve rien de dérangé, il lui dit que, pour récompenser sa prudence et sa discrétion, elle va être initiée dans les mytères de l'ordre; en même temps il avance une cuvette dans laquelle il y a une coupe pleine de liqueur odoriférante, avec laquelle il fait laver le bout des doigts de la récipiendaire; ensuite il lui fait prendre le plat dans leqnel est le vase, et va frapper cinq coups à la porte de la loge, qui servent de signal d'introduction.

OUVERTURE
DE LA LOGE
DE PARFAITE MAÇONNE.

Le grand-maître et la grande-maîtresse sont placés sous le devant du dais, ayant l'arc-en-ciel presque au dessus de la tête; les frères et sœurs sont rangés sur deux lignes, observant un grand silence. Le vénérable frappe cinq coups, et fait avertir l'assemblée par les deux officières que l'on va ouvrir la loge de parfaite maçonne. Les deux sœurs obéissent de la manière ordinaire; ensuite le vénérable fait les demandes suivantes :

D. Quelle heure est-il?

R. Le lever du soleil.

D. Que signifie cette heure?

R. Celle à laquelle Moïse entroit au tabernacle d'alliance, pour enseigner les commandemens de Dieu aux Israélites.

Le vénérable : « Comme c'est pour l'imiter que nous sommes rassemblés, avertissez tous nos chers frères et sœurs que la loge est ouverte. »

Les officières ayant obéi, toute l'assemblée applaudit ; et c'est après ces applaudissemens que l'orateur doit frapper ; le frère dépositaire, qui doit être auprès de la porte, en avertit l'inspecteur ; celui-ci se lève, et va demander à l'orateur si la sœur a rempli tous ses devoirs. L'orateur l'ayant assuré qu'elle est digne d'entrer dans le sanctuaire, le frère inspecteur prend le plat des mains de l'aspirante, et va le porter sur l'autel du grand-maître, et lui dit : « Très-vénérable, une sœur respectable par son zèle et par ses vertus ; ayant résisté à la dernière épreuve, demande avec instance d'être admise au grade de la perfection. » Le grand-maître répond que n'étant que le premier d'entre ses égaux, il ne peut rien faire sans le consentement de tous les frères et sœurs. Alors, s'adressant à l'assemblée, il demande s'il n'y a point d'opposans à la réception de l'aspirante ; et si personne ne s'y oppose, on fait les acclamations ordinaires. Ensuite tous les freres et sœurs mettant le genou gauche en terre, le vénérable ordonné à l'inspecteur d'introduire la sœur sans bandeau, et de la maniere accoutumée ; aussitôt l'orateur passe une

chaine de fer-blanc dans les bras de la récipiendaire, puis la remet entre les mains de l'inspecteur, qui l'introduit en loge, et la fait placer à côté des officiers. Après que la récipiendaire est annoncée, le grand-maitre lui fait plusieurs questions sur les grades précédens, puis commande à l'inspecteur de recevoir de la sœur les signes, paroles et attouchemens du grade de maitresse. Le frere obéit, et dit ensuite au vénérable que la conduite de la sœur est irréprochable; qu'étant venue à la maçonnerie par une heureuse inspiration, elle a goûté du fruit mystérieux; qu'elle a travaillé dans l'arche; qu'elle sait monter l'échelle, et que ses derniers desirs seroient de se joindre à ses freres pour entrer dans la terre promise. Le vénérable répond : « Mon frère, nous ne pourrions la refuser sans être injustes : armez la sœur pour le voyage, et faites-lui traverser la mer. » L'inspecteur lui donne une baguette; alors le vénérable frappe cinq coups à distance égale : au premier, tous les frères et sœurs se lèvent; au second, les frères élèvent leurs épées perpendiculairement; au troisième, ils en abaissent la pointe horizontalement; au quatrième, tous élè-

vent leurs baguettes; et au cinquième, ils en abaissent le bout, et le croisent sur leurs épées : après quoi l'inspecteur fait avancer la récipiendaire à l'autel du grand-maitre, lequel lui détache la chaine, et lui dit : « Ma chere sœur, il est temps de rompre vos fers, sortez de l'esclavage où vous étiez; l'engagement que vous allez contracter demande une entiere liberté. » Puis la faisant mettre à genoux, il continue, en disant : Les erreurs, les préjugés qui pourroient vous rester sur la maçonnerie vont disparoitre; tous nos symboles vont vous être connus, et la lumiere de la vérité va briller à vos yeux, et paroitre dans tout son éclat. » Ensuite il lui fait prêter son obligation.

OBLIGATION.

« Je jure et promets devant le créateur de l'univers, le conservateur de tous les êtres, et le vengeur du crime, et en présence de mes chers freres et sœurs, de ne jamais rien révéler du grade de parfaite, qui va m'être conféré, à aucune apprentie, compagnone ou maitresse; de pratiquer les vertus que l'on me prescrira, nonobstant celles qui m'ont été prescrites, sous les peines d'être re-

gardée par les maçons vertueux comme une parjure qui ne mérite que leur indignation et leur mépris. »

La récipiendaire ayant prêté son obligation, le grand-maitre la relève et lui dit : « Ma chere sœur, le premier pas que vous devez faire parmi nous doit être signalé par une action de bienfaisance ; levez le vase, et jouissez du plaisir que toute ame vertueuse doit ressentir en faisant des heureux. » La sœur obéit, et l'oiseau qui étoit renfermé prend son essor. « Vous voyez, ma chere sœur, continue le vénérable, que la liberté est un bien que le Créateur de l'univers a rendu commun à tous les êtres ; qu'on ne peut en priver qui que ce soit, sans commettre une injustice extrême, et que le sort, qui rend le foible esclave, est indigne de la société des hommes. » Après ce discours, le grand-maitre dit au frere inspecteur de conduire la sœur à l'autel sacré ; et dès qu'elle y est arrivée, l'orateur, qui doit s'y trouver, lui dit : « Ma chere sœur, je vous attendois à l'autel de la vérité, pour vous apprendre le plus grand secret des maçons, et, par conséquent, le plus inviolable. Ce seroit peu de pratiquer en silence les devoirs

de la religion, le cœur vertueux doit être encore sensible et compatissant : il est des malheureux sur la terre, et ces infortunés sont nos amis, nos compagnons, nos freres ; ils ont des droits à nos bienfaits. Puis-je espérer qu'ils trouveront en vous une amie secourable, et que vous voudrez bien m'en donner des preuves ? » Le frere hospitalier lui présente le plat d'offrande ; et si la sœur y mettoit une somme trop forte, l'orateur doit la lui rendre, en disant : « Ma chere sœur, nous nous contentons ici des assurances de vos sentimens, en vous laissant le droit de les mettre en pratique toutes les fois que vous en trouverez l'occasion ; puissent vos bienfaits partir d'un cœur aussi pur que l'est ce feu sacré que vous voyez sur cet autel ! Ensuite le frere inspecteur prend le marteau, et le donne à la sœur pour qu'elle en frappe cinq coups sur la boite ; et lorsqu'elle est ouverte, l'inspecteur en retire l'écrit, et l'explique à la récipiendaire ; après quoi il la conduit au vénérable, qui la reçoit avec toutes les démonstrations d'une amitié respectueuse, et lui dit : « Ma chere sœur, c'est avec un plaisir extrême que je vous ad-

mets à l'auguste rang que votre sagesse vous a si bien mérité, recevez-en les marques (1), elles sont le prix de la vertu. Le nom de *parfait* que nous donnons à ce grade est pour nous apprendre que nous ne devons rien négliger pour le devenir. Recevez aussi ces liens (2), ils sont le gage d'une alliance éternelle. Le signe par lequel nous nous reconnoissons est celui que Dieu donna à Moïse sur la montagne d'Horeb; il se fait en posant la main gauche sur la poitrine, la retirer et la regarder avec étonnement, ensuite la remettre; puis la retirant, la regarder avec un air de satisfaction.

La parole sacrée est *Ac-Hirob*, qui signifie *frère de bonté*. Le mot de passe est *Beth-Abara*, qui veut dire *maison de passage*. Pour donner l'attouchement, on présente le dessus de la main, en faisant le signe. Celui qui répond doit en faire autant : le premier remet sa main contre sa poitrine, et la présente par le dedans, et le second en fait de même, puis la passe par-dessus celle du

(1) Il la décore du bijou.
(2) Les jarretières.

premier, en finissant par le bout des doigts.

Le vénérable ayant fini, le frere dépositaire conduit la sœur aux officieres pour rendre les signes; ensuite il la fait placer à la gauche du grand-maitre, et l'on commence l'instruction (1).

CATÉCHISME DE PARFAITE MAITRESSE.

D. Etes-vous parfaite maçonne?

R. Guidée par l'Eternel, je la suis devenue en sortant d'esclavage.

D. Qu'entendez-vous par esclavage?

R. J'entends que la plupart des hommes succombant à la foiblesse humaine, ils oublient la fin pour laquelle ils ont été créés, et que l'habitude du vice les rend esclaves de leurs sens; ce que

---

(1) Quelque ridicules que soient les trois premiers grades dans les loges irrégulière, celui-ci est encore plus maltraité: c'est pourquoi je n'en dirai rien, je prie seulement les maçons, amis de l'ordre et de là raison, de comparer ce catéchisme aux manuscrits imparfaits dont j'ai parlé, et d'en juger eux-mêmes.

nous figurons par la captivité des Israélites en Egypte, de laquelle Moïse les tira pour les instruire dans le désert.

D. Assujettie comme tous les autres à ce corps fragile, comment pouvez-vous dire que vous êtes libre ?

R. La maçonnerie ne renfermant que des leçons de sagesse et de religion, l'initiation dans vos mystères a dessillé mes yeux; j'ai secoué le joug des passions : la raison est venue m'éclairer, et son flambeau, perçant le voile de l'erreur, m'a fait penser que j'étois libre de choisir entre le vice et la vertu.

D. Comment êtes-vous parvenue au plus haut degré de la maçonnerie ?

R. Par la constance, la sagesse et la charité.

D. Que veut dire *maçon*?

R. Ennemi du crime, ami et disciple de la vertu.

D. Ainsi tout mortel humain, sage et juste, est donc maçon ?

R. Oui, sans doute : il ne lui manque que nos signes sacrés, pour être admis parmi nous; signes d'autant plus nécessaires, qu'ils nous empêchent d'être

surpris par des cœurs faux ; esclaves de la fortune et des sens.

D. Puisque vous êtes parfaite maçonne, dites-moi enfin ce que vous entendez par *maçonnerie* ?

R. J'entends un amusement vertueux, par lequel nous retraçons une partie des mystères de notre religion ; et c'est pour mieux concilier l'humanité avec la connoissance de son Créateur, qu'après nous avoir imposé les devoirs de la vertu, nous nous livrons aux sentimens d'une amitié douce et pure, en jouissant dans nos loges des plaisirs de la société ; plaisirs parmi nous toujours fondés sur la raison, l'honneur et l'innocence.

D. Qu'entendez-vous par *loge* ?

R. J'entends une assemblée de personnes vertueuses, qui, au-dessus de l'orgueil et des préjugés, ne connoissent aucune distinction entr'elles, hors celle de la sagesse, et qui, gouvernées par la justice et l'humanité, pratiquent en silence la loi naturelle.

D. Où s'est tenue la première loge ?

R. Dans le paradis terrestre, par Adam et Eve, pendant leur état d'innocence.

D. Dans quel temps s'est tenue la seconde ?

R. Pendant le déluge, par Noé, lorqu'il étoit renfermé dans l'arche avec sa famille.

D. Quand la troisième s'est-elle tenue ?

R. Lorsque Dieu daigna envoyer trois anges visiter Abraham et sa femme.

D. Quand s'est tenue la quatrième ?

R. Ce fut après l'embrâsement de Sodome, lorsque les anges qui avoient sauvé Loth et ses filles vinrent le visiter dans la caverne où il s'étoit retiré.

D. Enfin quand s'est tenue la cinquième?

R. Lorsque Joseph, ayant retrouvé son cher Benjamain, reçut ses frères à table.

D. Y eut-il quelques instructions dans toutes ces loges ?

R. Non, si ce n'est dans la cinquième, où Joseph fit servir devant Benjamin cinq fois plus de mets que devant ses autres frères; il lui donna cinq robes, et présenta cinq de ses frères à Pharaon : c'est de cette époque que le nombre de cinq est sacré chez les maçons, et qu'il est titre d'honneur, vu que les cinq robes désignent les cinq grades de la maçonnerie. Heureux ceux qui méritent le dernier!

D. Qui peut aspirer à ce grade sublime?

R. Tout maçon et maçonne qui, sem-

blable à Joseph, après avoir enduré tous les maux de l'humanité, résiste aux attraits des faux plaisirs et dont le cœur est assez pur pour supporter sans crainte l'éclat du soleil de l'univers.

D. Comment ce patriarche monta-t-il à ce haut degré de gloire ?

R. Par la prudence et par la sagesse qui régnoient dans toutes ses actions : ainsi chacun de nous peut aspirer au même bonheur en marchant toujours dans les sentiers de la vertu.

D. Quelle fut sa récompense ?

R. Pharaon le fit regarder dans toute l'Egypte, comme un second lui-même; et pour cet effet il lui remit son anneau royal; et c'est pour en conserver la mémoire que le vénérable en donne un aux sœurs parfaites.

D. Que devint la loge dans laquelle présidoit Joseph ?

R. Elle s'accrut, devint nombreuse, et rendit des services continuels au roi et au peuple égyptien.

D. Après Joseph, quel est celui qui se distingua dans cette loge ?

R. Moïse, élu de Dieu pour rompre les fers du peuple d'Israël.

D. Que représente le tableau de parfaite?

R. Plusieurs figures de l'Ecriture sainte

D. Donnez-m'en l'explication ?

R. 1. Les quatre parties du monde signifient que tous les êtres étant également l'ouvrage du Créateur de l'univers, dans quelque coin du monde qu'ils se trouvent, ils doivent cultiver la vertu, comme étant le plus pur hommage qu'ils puissent rendre au Dieu suprême qui les a créés. 2. Les sept premiers épis du songe de Pharaon représentent les sept vertus principales que tous bons maçons et maçonnes doivent pratiquer ; et les sept autres plus maigres signifient les sept vices opposés, et dont un seul nous fait rentrer dans l'état misérable où la chute du premier homme nous avoit plongés. 3. Joseph se reconciliant avec ses frères, en leur donnant le baiser de paix, nous apprend que la bonté est inséparable de l'essence du Créateur ; et qu'étant son ouvrage, nous devons, à son exemple, ajouter au pardon une amitié parfaite et durable. 4. Les hommes en habit de travail, pétrissant de la terre, nous représentent les Israélites en Egypte, après la mort de Joseph, qui, par la patience qu'ils

montrèrent dans les peines humiliantes qu'on leur imposoit injustement, méritèrent les regards de la divine providence. Leurs outils sont l'origine des truelles et des marteaux qui désignent la maçonnerie. 5. Moïse, exposé dans la corbeille sur les eaux, est le symbole de la foiblesse de notre existence, qui nous expose à tant de hasards. 6. La fille de Pharaon retirant Moïse nous apprend que la bonté suprême fait souvent servir à notre salut les moyens que nos ennemis emploient pour nous perdre. 7. Moïse et Aaron à la tête des Israélites, après avoir traversé la mer Ronge, représentent les maçons en loge, ayant secoué le joug des passions; et l'armée de Pharaon submergée nous démontre les désirs des sens.

D. Que représente le grand-maitre en loge de parfaite ?

R. Moïse, le conducteur des Israëlites.

D. Que représente la grande-maitresse?

R. Séphora, la femme de Moïse.

D. Que représente le frère inspecteur avec les autres officiers ?

R. Aaron et ses fils officiant au tabernacle.

D. Que représentent les sœurs inspectrice et dépositaire ?

R. Marie, la sœur de Moïse, avec la femme d'Araon.

D. Que représente le bijou de parfaite ?

R. L'anneau que Pharaon donna à Joseph pour marquer l'estime qu'il faisoit de lui, et l'honneur qu'on doit rendre à la vertu.

D. Quel est le signe de parfaite ?

R. C'est celui que Dieu donna à Moïse lorsqu'il lui apparut dans le buisson ardent sur la montagne d'Horeb.

D. Montrez-le moi ?

R. Le voici. *(On le fait.)*

D. Donnez-moi le mot de parfaite ?

R. *Ac-Hirob*, qui signifie *frère de bonté.*

D. Quel est le mot de passage ?

R. *Beth-Abara*, c'est-à-dire, *maison de passage.*

D. Quelle morale ce mot renferme-t-il ?

R. Que la terre est pour nous un lieu de passage, où l'esprit qui nous anime doit mériter, par la victoire qu'il remportera sur la matière, de retourner dans le sein de Dieu dont il est émané.

D. Donnez l'attouchement au frère inspecteur. *(On le donne.)*

L'inspecteur répond : Il est très-utile.

D. Quelle heure est-il ?

R. L'heure des vêpres.

D. Que signifie cette heure ?

R. C'est que Moïse, dans le tabernacle enseignoit les commandemens de Dieu aux Israélites jusqu'à l'heure des vêpres.

Le vénérable : « Puisque c'est à son exemple que nous avons tenu cette loge, il est tems de la fermer; c'est pourquoi, mes chères sœurs, inspectrice et dépositaire, je vous prie d'engager tous nos chers frères et sœurs de vouloir bien nous aider à la fermer, en faisant notre office à la manière accoutumée. »

Les deux sœurs obéissent, ensuite toute l'assemblée applaudit; puis le vénérable dit : La loge est fermée, mes frères. »

Fin du quatrième grade.

LOGE DE TABLE DE PARFAITE.

DISPOSITION DE LA LOGE.

On doit tenir cette loge dans la salle de réception, de laquelle on retirera tout ce qui peut avoir servi dans les grades précédens, hors la tenture et le dais. On dressera une table en forme de fer-à-cheval, assez grande, si le lieu le permet, pour que tous les convives soient en dehors. Le vénérable doit être placé sous le dais, devant le milieu de la table ; la grande maîtresse sera à sa gauche et l'orateur à sa droite ; la sœur nouvellement reçue est à côté de ce dernier. S'il y a des visiteurs, ils seront placés dans le haut de l'Afrique ; le reste de l'assemblée remplira indistinctement le tour de la table, hors les frères et sœurs inspecteur, inspectrice et dépositaire, qui doivent occuper les deux bouts. Dans le fer-à-cheval, vis-à-vis du vénérable, on placera un frère de mérite, qu'on nommera ambassadeur. Il faut qu'il soit

décoré d'un cordon bleu, comme le portent les princes, vu qu'il les représente, et que c'est lui qui doit remercier leur santé.

Tout ce qui constitue le service de la table doit former cinq lignes parallèles; c'est-à-dire que les assiettes forment la première ligne, les gobelets la seconde, les bouteilles la troisième, les plats de service la quatrième, et les lumières, qui doivent être en assez grand nombre, produisent la dernière. C'est ici le lieu d'avertir de deux choses indispensables : la première, c'est qu'il faut que le nombre des assistans soit impair, quand on devroit inviter un frère servant; et la seconde, c'est que presque tout ce dont on se sert au banquet change de nom. Les verres y sont nommés lampes; le vin, huile rouge; et l'eau, huile blanche : le pain prend celui de manne; les mets, quels qu'ils soient, sont nommés parfums; les lumières, étoiles, et les bouteilles, gomor (1).

---

(1) Nom d'une mesure des Israélites, qui contenoit la quantité de manne que chacun devoit ramasser le matin dans le désert.

La loge de table de maîtresse ne diffère en rien

OUVERTURE

DE LA LOGE DE TABLE.

TOUT étant disposé, tel qu'on l'a vu ci-dessus, le vénérable frappe cinq coups; les sœurs inspectrice et dépositaire en font de même. Ensuite le vénérable dit: « Mes chères sœurs officières, engagez nos chers frères et sœurs, tant du côté de l'Afrique que de l'Amérique, de vouloir bien nous aider à ouvrir la loge de table de parfaite maçonne. »

L'inspectrice: « Mes chers frères et sœurs, du côté de l'Afrique, vous êtes engagés, de la part du vénérable grand-maître et de la grande-maîtresse, de vouloir bien leur aider à ouvrir la loge de parfaite maçonne. »

La sœur dépositaire en dit autant. Ensuite le vénérable dit:

de celle de parfaite, si ce n'est que le pain n'est plus nommé manne, mais ciment, les mets, des matériaux, et les bouteilles, des cruches: tout le reste est semblable.

D. Sœur inspectrice, êtes-vous parfaite maçonne ?

R. Guidée par l'Eternel, je la suis devenue en sortant de l'esclavage.

D. Quels sont les devoirs d'une parfaite maçonne ?

R. De secourir ses frères et sœurs, de les aimer, et de s'instruire dans la pratique des vertus.

Le vénérable : « Aimons-nous, secourons-nous, et instruisons-nous mutuellement; c'est pourquoi la loge est ouverte, mes frères; et pour marque de consentement unanime, applaudissons à la manière accoutumée. »

Alors il n'est plus permis de s'entretenir d'aucune affaire de commerce et d'intérêt particulier; la conversation devient générale et douce, et, gouvernée par le plaisir et la décence, chacun n'a d'autre sentiment que celui de se faire estimer.

Avant que de commencer le repas, on porte les trois premières santés surnommées d'obligation, qui sont celle du roi, celle du très-illustre frère son altesse sérénissime notre seigneur duc d'Orléans, souverain grand-maître de toutes les loges, et celle de notre respectable sœur la reine de Naples. Plus, dans la suite

du banquet, on porte celle du vénérable de la loge, celle des officiers et officières, celle des visiteurs, enfin celle des membres et des sœurs nouvellement reçues.

Je ne rapporterai ici que la première, vu que les autres n'en sont aucunement différentes, si ce n'est par les noms et les titres : il est encore nécessaire d'avertir que celui ou celle de qui on porte la santé ne doit point boire avec les autres, mais après, en acte de remercîment.

PREMIERE SANTÉ.

Le vénérable : « Chères sœurs inspectrice et dépositaire, faites aligner et remplir les lampes pour une santé, que la grande-maîtresse et moi avons à vous proposer. »

L'inspectrice, et après elle la dépositaire : « Mes chers frères et sœurs, dans la partie de l'Afrique, alignez vos lampes et rempissez les pour une santé que le grand-maître et la grande-maîtresse ont à vous proposer. » Chacun se verse du vin, tant et si peu qu'il le juge à propos; et lorsque tout le monde a fini, les officières disent :

« Très-vénérable, les lampes sont alignées et remplies. »

Le vénérable : Mes chers frères et sœurs, la santé que nous vous proposons est celle du roi, notre illustre monarque : nous y joindrons celle de son auguste épouse, celle de la famille royale et de tous les rois maçons. C'est pour des santés si chères qu'il nous faut joindre, afin de souffler nos lampes à leur gloire, avec tous les honneurs dus à leur rang, et les sentimens d'une amitié respectueuse que nous tâcherons d'exprimer par le zèle avec lequel nous ferons notre office.

L'inspectrice : « Mes chers frères et sœurs, du côté de l'Afrique, la santé proposée par le vénérable et la grande-maîtresse est celle du roi, notre auguste monarque, en y joignant celle de son illustre épouse, celle de la famille royale et de tous les rois maçons. C'est pour des santés si chères qu'ils vous prient de vous unir à eux, afin de souffler nos lampes à leur gloire, avec tous les honneurs qui leur sont dus, et que nous ne pouvons mieux leur rendre qu'en faisant notre office par les nombres connus des heureux mortels, disciples de la vraie lumière.

La sœur dépositaire en dit autant du côté de l'Amérique ; après quoi le vénérable commande l'ordre de la manière suivante :

1. La main droite à vos lampes. (*On porte la main droite au verre.*)

2. Haut les lampes. (*On élève le verre à la hauteur de la poitrine.*)

3. Soufflez les lampes. (*Tout le monde boît.*)

En buvant, chacun doit avoir les yeux sur le vénérable, qui, aussitôt qu'on a bu, dit :

4. Les lampes en avant, et cinq fois sur le cœur. (*On rapporte le verre au second commandement, puis on frappe.*)

Posez les lampes. (*A ce dernier commandement, on élève le verre quatre fois perpendiculairement ; puis, à la cinquième, on le pose fortement sur la table, et avec assez d'ordre et de vîtesse pour qu'on n'entende qu'un seul coup ; ensuite tous les convives, à l'imitation du vénérable, frappent cinq fois dans leurs mains, et crient cinq fois* vivat !

Il ne faut pas oublier qu'aussitôt que le frère ambassadeur entend porter la santé du roi, il doit se lever, mettre l'épée à la main, descendre à l'extrêmité

de la loge, et s'y tenir jusqu'à la fin de l'office: alors il remet son épée dans le fourreau, prend son verre, qu'un frère servant lui présente, et le remercie en ces termes :

Remercîment de l'Ambassadeur.

« Vénérable maître, si digne du rang où je vous vois élevé, chers frères et sœurs, officiers, officières, visiteurs et membres, le roi mon maître, sensible aux soins ordinaires que vous prenez de porter sa santé, a bien voulu me préposer pour vous en témoigner sa juste reconnoissance; c'est pourquoi, désirant m'acquitter de ses sentimens envers vous, et vous assurer de ceux que vous m'inspirez, je vais souffler cette lampe avec toutes les marques d'honneur et d'estime qui vous sont dues, ainsi qu'à l'illustre et royale maçonnerie, et que vous reconnoitrez au zèle avec lequel je vais faire mon office. »

Cela dit, il boit, en observant toutes les formalités mentionnées ci-dessus; puis il va se rasseoir à la table.

Pour ne rien laisser à desirer dans ce traité, je crois devoir rapporter encore le remercîment des santés particulières; c'est-à-dire, celui dont tous les frères et

sœurs pourront se servir, lorsqu'il s'agira de remercier, en faisant observer qu'on ne doit jamais se dénommer avec les autres; cela suppose que si la santé portée est celle des membres, l'un d'eux doit répondre ce qui suit :

« Très-vénérable maître, qui ornez si bien l'Asie, mes chers frères et sœurs, officiers, officières, visiteurs, visitatrices, et mes chères sœurs nouvellement reçues, personne ne peut être plus sensible que les frères membres et moi le sommes au témoignage d'estime et d'amitié que vous avez bien voulu nous donner en portant notre santé : pour vous en marquer notre vive reconnaissance, nous allons souffler nos lampes à votre gloire, et faire notre office par les nombres qui vous sont connus, et qui caractérisent les vrais maçons. »

Lorsque toutes les santés particulières sont portées, on termine le banquet par des cantiques faits à la gloire de l'ordre, que les freres et sœurs chantent l'un après l'autre, ou en *chorus*, telle que la dernière, qui doit être toujours la même, et qu'il ne faut jamais chanter qu'on ne soit sur le point de fermer la loge, comme on va le voir en lisant ce qui suit :

FERMETURE DE LA LOGE DE TABLE.

Le vénérable : « Cheres sœurs inspec-
» trice et dépositaire, faites aligner les
» lampes et les remplir pour la derniere
» santé. »

Les officieres obéissent, chacune de son côté, et disent ensuite : « Très-vé-
» nérable, les lampes sont alignées et
» remplies. »

Alors le vénérable, et tous les frères et sœurs se lèvent; puis se croisant les bras, se prennent réciproquement la main gauche de la main droite, et forment une chaîne tous ensemble, sans en excepter les frères servans ni autres; et restant dans cet état, le vénérable entonne le cantique suivant, et tous les assistans font *chorus*.

CANTIQUE DE CLOTURE.

Joignons-nous main en main,
Tenons-nous bien ensemble;
Rendons grâces au destin,
Du nœud qui nous rassemble;
A toutes les vertus
Ouvrons nos cœurs, en fermant cette loge,
Et que jamais à nos statuts,
Nul de nous ne déroge.

Le cantique fini, on boit, avec les formalités ordinaires, à la santé de tous les maçons et maçonnes répandus sur la terre. Ensuite on se rasseoit; puis le vénérable ferme la loge en ces termes :

D. Sœur inspectrice, quelle heure est-il ?

R. Très-vénérable, l'heure des vêpres.

D. Que signifie cette heure ?

R. C'est que Moïse, dans le désert, enseignoit les commandemens de Dieu aux Israélites, jusqu'à l'heure des vêpres.

Le vénérable : « Puisque c'est à son » exemple que nous avons tenu cette » loge, il est tems de la fermer, afin de » pratiquer les vertus que nous nous » sommes prescrites ; ainsi, mes frères » et sœurs, la loge est fermée. »

Fin de la Maçonnerie d'adoption.

RECUEIL
DE
CANTIQUES MAÇONNIQUES.

CANTIQUE

A une sœur nouvellement initiée, qui demandoit ce qu'étoit la maçonnerie, et ce que les francs-maçons faisoient dans leurs loges.

Sur l'air : *Vous qui du vulgaire stupide.*

Dans nos temples tout est symbole ;
Tous les préjugés sont vaincus ;
La maçonnerie est l'école
De la décence et des vertus ;
Ici nous domptons la foiblesse
Qui dégrade l'humanité.
Et le flambeau de la sagesse
Nous conduit à la volupté.

CANTIQUE.

Les qualités que doivent avoir les vrais maçons

Air : *Eh! oui, oui, fiez-vous-y*, ou du *Vaudeville d'Epicure.*

O toi, qui, de l'Être suprême
Respectant les lois qu'il apprit,
Rends à chacun ce qu'à toi-même
Tu voudrois que chacun rendit;
Viens avec nous dans notre loge,
Pour en pratiquer la leçon;
Car il ne manque à ton éloge
Que celui d'être franc-maçon.

Et vous, amis de la patrie,
Sujets fidèles à mon roi,
Qui savez régler votre vie
Sur le précepte de la loi,
Vénez, mortels, dans notre loge,
Pour en pratiquer les leçons;
Car il ne manque à votre éloge
Que celui d'être francs-maçons.

Celui dont l'ame généreuse
Compâtit aux maux du prochain ;
Dont la tendresse ingénieuse
Sert en secret le genre humain,
Est digne d'entrer dans la loge,
Pour en pratiquer la leçon;
Non, rien ne manque à son éloge
Que celui d'être franc-maçon.

Et vous, à qui tout rend hommage,
Sexe charmant, sexe enchanteur,
Venez couronner votre ouvrage,
En partageant notre bonheur ;
Les maçons, marchant sur vos traces,
Connoitront mieux l'art de jouir ;
La beauté, les vertus les graces,
Ajoutent toujours au plaisir.

Une sage philosophie
Ne nous défend pas les desirs ;
L'indécence seule est bannie,
Et non les innocens plaisirs.
Ah ! profane, si de nos loges
Tu connoissois mieux la leçon,
Bientôt, en faisant nos éloges,
Tu deviendrois un franc-maçon.

CANTIQUE

Pour les loges d'Adoption.

Air : *De la Béquille.*

En dépit des censeurs,
Dans ce jour plein de charmes,
A nos aimables sœurs,
Frères rendons les armes ;
Cypris et la sagesse
Ici sont de moitié ;
Cédons à la tendresse,
Au sein de l'amitié.

Triomphe, tendre Amour,
Elève des trophées ;
Les nymphes de la cour
Ornent nos assemblées ;
Sans raison le vulgaire
Te suppose indiscret :
Aux plaisirs de Cythère
Préside le secret.

Allumons mille feux,
Pour fêter nos maçonnes ;
Par des succès heureux,
Obtenons des couronnes ;

Soufflons, soufflons sans cesse;
Frères, et méritons
Que la beauté s'empresse
A louer les maçons.

AUTRE.

Air : *Vous qui du vulgaire stupide.*

En faveur des plus doux mystères;
Signalons nos vives ardeurs;
Remplissons nos lampes, mes frères,
Et fêtons nos aimables sœurs.
Brillez, lampes, brillez pour elles;
Et qu'à l'ardeur d'un feu si beau,
Le petit dieu brûle ses ailes,
Et qu'il allume son flambeau.

Ailleurs, s'il cause des alarmes,
Il n'offre ici que des douceurs :
Nous ne craignons rien de ses armes,
Ni de ses aveugles fureurs.
Troupe heureuse, troupe ingénue,
Ses traits sont chez nous sans poison :
Il n'est plus privé de la vue,
Il a les yeux de la raison.

CANTIQUE.

Air : *O Mahomet! ton Paradis des femmes.*

O MES amis ! passons à notre mère
Un mouvement de curiosité ;
Ne jugeons point d'un esprit trop sévère
Ce sexe aimable en sa fragilité.
O mes amis ! passons à notre mère
Un mouvement de curiosité.

Aucun travail, en ce lieu solitaire ;
N'étoit permis à leur oisiveté ;
Ils étoient seuls, ils étoient deux, que faire ?
A tant d'écueils quel ange eût résisté ?
O mes amis ! etc.

Eve reçut, en voyant la lumière,
Tous les trésors qui forment la beauté.
Quand on est belle, et qu'on a tout pour plaire ;
Il n'est qu'un pas à la divinité.
O mes amis ! etc.

Ce doux péché, ce crime héréditaire,
Qui coûta cher à sa postérité,
Depuis qu'un diable en instruisit la terre,
Est parmi nous si souvent répété !
O mes amis ! etc.

Sans ce péché, dit un saint commentaire,
Toujours au ciel notre cœur arrêté,
Pur et fidèle à sa vertu première,
N'auroit connu désir ni volupté.
O mes amis! passons à notre mère
Un mouvement de curiosité.

AUTRE.

SUR LE MÊME AIR.

Aimables sœurs, faut-il vous faire un crime
Du premier culte offert à la beauté;
Un soufle pur produit l'homme et l'anime,
Il croit en vous voir la Divinité.
Aimables sœurs, l'homme eût-il pu sans crime
Etre sensible aux pieds de la beauté!

Aimables sœurs, dans ce pieux hommage,
D'Adam les fils ont tous été fervens;
Par eux ce culte a passé d'âge en âge,
Ils lui donnoient leurs plus charmans instans.
Aimables sœurs, dans ce pieux hommage
Nous nous piquons, ainsi qu'eux, d'être ardens.

Aimables sœurs, par toute la nature,
On a voulu vous dresser des autels.
Chez les peuples privés d'art, de culture,
Vous obtenez des tributs naturels,
Aimables sœurs, par toute la nature,
Qui mieux que nous encense vos autels?

Aimables sœurs, quoi l'Olympe en murmure !
Pourquoi, chere Eve, eûtes-vous tant d'attraits!
Ah! notre père au ciel eût fait injure,
En dédaignant le prix de ses bienfaits.
Aimables sœurs, si l'Olympe en murmure,
Pour l'appaiser, montrons-lui vos attraits.

Aimables sœurs, puisque la faute est faite,
Pour mieux la boire, à Bacchus livrons-nous;
Et si pour mal encore on l'interprête,
Aimables sœurs, notre excuse est parfaite:
A vos côtés qu'aimer et boire est doux!

AUTRE.

Air: *O! ma tendre Musette.*

O mes amis, mes frères!
A quoi donc pensiez-vous,
Lorsque des lois sévères
Ecartoient loin de nous
Ce sexe doux et tendre,
Du monde la moitié
La plus propre à se rendre
Au cri de l'amitié?

Quand notre premier frère,
Le père des humains,

Eut reçu la lumière,
Aussitôt les destins
Lui ménagent près d'Eve
Un bonheur sans pareil :
Adam faisoit un rêve.
Dieu! quel fut son réveil!

Le titre heureux de frère,
Privé du nom de sœur,
Ne pouvoit toujours plaire
Et faire un vrai bonheur;
L'autre étoit nécessaire;
C'étoit le vœu de tous;
Un zèle trop austère
En étoit seul jaloux.

Avant d'être vos frères,
Que disiez-vous de nous?
Contre tous nos mystères!
Ah! quel juste courroux!
Pardonnez, sexe aimable;
Vos vertus, vos appas,
Par un accord durable,
Orneront nos climats.

Chantons, chantons, mes frères,
Ces jours purs et sereins,
Près des sœurs les plus chères,
Qui fixent nos destins:
Ne cherchant qu'à leur plaire,
Qu'à combler leurs désirs,
Trouvons notre salaire
Au sein de leurs plaisirs.

AUTRE.

Que l'on ne chante qu'au moment de la dernière santé.

Air : *Je le compare avec Louis* (3 Ferm.)

Du doux lien qui nous unit,
Tout nous retrace ici l'image ;
Nos plaisirs sont purs, sans nuage ;
Nous aimons en sœurs et frères : (*bis.*)
C'est l'objet (*bis.*)
De tous nos mystères. (*bis.*)

Le maçon est l'homme qu'envain
A midi cherchoit dans Athène
Le philosophe Diogène,
Avec sa lanterne à la main.
La vertu nous rend sœurs et frères ; (*bis.*)
C'est le vœu (*bis.*)
De tous nos mystères. (*bis.*)

Qu'à son gré chaque passion
Dans tous les cœurs porte ses flammes ;
Le vice jamais sur nos ames
Ne laissera d'impression.
Nous conseiller en sœurs et frères ; (*bis.*)
C'est le fruit (*bis.*)
De tous nos mystères. (*bis.*)

En quelque lieu que nous soyons,
Dans l'opulence ou la misère,

Nous trouvons une sœur, un frère,
Auprès de chacun des maçons.
L'égalité règne entre frères; (*bis.*)
C'est l'effet (*bis.*)
De tous nos mystères. (*bis.*)

De ce feu pur, du feu divin
Qu'au ciel déroba Prométhée,
Notre union alimentée,
Brave les revers du destin
Notre assurance est dans nos frères; (*bis.*)
C'est le fond (*bis.*)
De tous nos mystères. (*bis.*)

Des maçons célébrons les faits,
Portons leurs unions sacrées;
Que leurs loges soient révérées,
Comme l'asile de la paix,
Et buvons à nos sœurs et frères; (*bis.*)
C'est la fin (*bis.*)
De tous nos mystères. (*bis.*)

CANTIQUE.

Air : *L'Amant frivole et volage.*

L'Amour, outré de colère
De voir déserter sa cour,
Je quitte votre séjour;
Je renonce à cet empire :
Tout y méconnoît ma voix.
Quoi! faut-il qu'un Dieu soupire
Quand il peut donner des loix?

L'amitié, répond sa mère,
Vient de rassembler ses sœurs;
Pour les maçons de Cythère
Ce jour a mille douceurs.
Ah! d'une chaîne si belle,
Mon fils, ne sois pas jaloux;
L'Amitié, toujours fidèle,
Se riroit de ton courroux.

L'Amour devient plus tranquille,
Et dit, en baissant la voix:
L'Amitié me rend docile,
Je brise flèche et carquois;
Et pour profiter, ma mère,
De votre tendre leçon,
Je jure d'être bon frère,
Si l'on me reçoit maçon.

Voulez-vous l'Amour pour frère?
Son seul but est de vous plaire
Et de captiver vos cœurs.
Ah! si, par votre suffrage,
Il obtint cette faveur,
Du Dieu qui vous rend hommage
Vous fixerez le bonheur.

AUTRE.

Air : *Jupiter un jour en fureur.*

On m'a raconté que l'amour,
Voulant connoître nos mystères,

Des sœurs, avant d'aller aux frères,
Le fripon avoit pris jour :
Votre loi, dit-il, me condamne ;
Mais je veux être frère aussi ;
Car ma foi, ce n'est qu'ici (*bis.*)
Que l'Amour est profane. (*bis.*)

On craint son dard et son flambeau,
Armure aimable et meurtrière ;
On les lui prend, le voilà frère :
On fait tomber son bandeau ;
Mais en recouvrant la lumière,
Ce Dieu redemande ses traits ;
Il prit, voyant tant d'attraits, (*bis.*)
La loge pour Cythère. (*bis.*)

Frères, si l'Amour est maçon,
Ce maçon-là fait votre éloge ;
Et ce n'est pas un faux soupçon ;
On le voit dans cette loge :
Ne sait-on pas que sur ses traces
La beauté rassemble sa cour ?
On dut recevoir l'Amour, (*bis.*)
Où président les Grâces. (*bis.*)

AUTRE.

Air : *comme l'amour soyons enfant.*

De pied en cap Minerve armée
Voulut autrefois de ces lieux

Défendre l'approche et l'entrée
A tout indiscret curieux ;
Comme elle étoit en sentinelle,
L'amour, qui lui garde une dent,
Envoie à petit bruit vers elle
Morphée, instruit du tour méchant.

La Déesse, qui n'est pas tendre,
Prit au collet le sombre Dieu :
Qui t'envoie ici me surprendre ?
C'est Cupidon, votre neveu.
Mon neveu ! c'est un mauvais drille :
Voyez un peu la trahison :
Mais chut ! il faut que je l'étrille
En enfant de bonne maison.

Soudain, méditant sa vengeance
Elle s'assied dans un fauteuil,
S'étend, s'endort en apparence,
Et la voilà qui ferme l'œil ;
Pour donner plus de confiance,
Elle avait mis son casque bas,
Tenant négligemment sa lance
Et son égide entre ses bras.

L'Amour et Bacchus, Dieux fantasques ;
Viennent, commencent par piller ;
Le Dieu des vignes prend le casque,
Et sur son front le fait briller :
L'enfant ailé d'une main sure,
Touche aussi déjà son butin :

Il s'applaudit de l'aventure,
Et rit tout bas d'un air malin.

Mais voici bien une autre fête,
Pallas se réveil en sursaut;
L'Amour veut fuire, elle l'arrête;
Le petit diable reste sot :
En vain il gémit, il implore,
Et craint de payer de sa peau :
Il n'étoit pas aveugle encore,
On lui mit alors un bandeau.

Tu voulois me voir endormie,
Tes yeux ne verront plus le jour :
Le Caprice avec la Folie
En tous lieux conduiront l'Amour;
Mais, reprit la Déesse émue,
La main d'un franc-maçon pourra
Oter ce bandeau de ta vue,
Que sur ta bouche il posera.

Et vous, monsieur le bon apôtre?
Mais Baccus lui parut charmant :
Le casque le rendoit tout autre.
Ah! lui dit elle en l'embrassant,
Pareil bonnet t'est nécessaire
Pour couvrir ta tête à l'évent.
Va, je veux bien Bacchus pour frère,
Lorsque Bacchus sera prudent.

POUR LES LOGES DE FRANCS-MAÇONS.

BÉNÉDICITÉ DE FRANCS-MAÇONS.

Air : *Aussitôt que la lumière vient redorer nos côteaux.*

ELEVONS une ame pure
A notre divin auteur,
Amis, et dans la nature
Admirons son Créateur ;
Chantons le grand architecte
Qui jeta ses fondemens,
Qui forma l'homme et l'insecte ;
Et ses vastes élémens.

Ce fut ce puissant génie,
Qui du chaos ténébreux
Fit éclore l'harmonie
De ces globes lumineux ;
Qui, sous sa céleste voûte,
Plaça ces mondes divers,
Et l'astre qui, dans sa route,
Féconde cet univers.

A te rendre nos hommages
Qu'ici nous trouvons d'attraits !
Grand Dieu ! chanter tes ouvrages,
C'est retracer tes bienfaits ;
Sans cesse ta main féconde
Sous nos yeux les reproduit ;
Si de fruits la terre abonde,
C'est elle qui l'enrichit.

Reconnois, père adorable,
A nos respects tes enfans ;
Vois-les, d'un œil favorable,
Se nourrir de tes présens ;
De ce banquet qui s'apprête
Bénis les mets en ce jour ;
Daigne honorer cette fête
D'un souris de ton amour.

Sois propice à nos mystères,
O toi que nous célébrons (1).
Porte à ce Dieu les prières
De tes zélés nourrissons,
Attachés à tes exemples ;
Sillicite sa bonté ;
Nos mains n'élèvent des temples
Qu'à l'auguste vérité.

---

(1) Saint Jean-Baptiste.

CANTIQUE DES SANTÉS.

Air : *Mon père étoit pot, ma mère étoit broc, ma grand'mère étoit pinte.*

Tandis que je vois la gaîté
Briller à cette table,
Frères, donnons d'une santé
Le signal agréable (1) :
Frères, alignons;
La main aux canons;
En joue, allons, mes frères;
Feu, très-brillant feu,
Faisons triple feu,
Ces santés nous sont chères.

Souhaitons victoire et repos
A notre illustre guide
Qui brave la guerre et les flots
D'un courage intrépide (2).
Frères, etc.

(1) On ordonne ici la première santé d'obligation, celle du roi, de la reine et de la famille royale. On y joint celle de la reine de Naples, etc.

(2) On ordonne ici la première santé d'obligation, celle du très-sérénissime grand-maitre; celle du grand-administrateur, du grand-conservateur et des autres officiers du grand Orient.

N'oublions pas, dans nos concerts,
Les maitres vénérables
Qui des loges de l'univers
Rendent les nœuds durables (1)
Frères, etc.

Aux lumières de l'Occident
Rendons de même hommage;
Leur zèle actif, intelligent,
Eclaire notre ouvrage (2).
Frères, etc.

A célébrer son fondateur
La loge est obligée;
C'est par des soins plein de ferveur,
Qu'elle fut érigée (3).
Frères, etc.

Chantons les maçons répandus
Sur les deux hémisphères;
Rendons les honneurs qui sont dus
A ce peuple de frères (4).

---

(1) On ordonne ici la troisieme santé d'obligation, celle de tous les respectables maitres, ainsi que du respectable maitre de la loge, etc.

(2) On ordonne ici la santé des deux frères surveillans.

(3) On ordonne ici la santé du fondateur de la loge, etc.

(4) On ordonne ici la dernière santé d'obligation, celle des maçons et maçonnes, etc.

Frères, alignons;
La main aux canons;
En joue, allons, mes frères;
Feu, très-brillant feu;
Faisons triple feu,
Ces santés nous sont cheres.

CANTIQUE

Sur le même sujet.

Air : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

DANS cet agréable réduit,
Loin des profanes et du bruit,
L'amitié nous rassemble.
Sans gêne, chacun, ni souci,
Mes freres, livrons-nous ici
Au bonheur d'être ensemble;
Et, dans notre commun transport,
Pour signe d'un parfait accord,
Faisons tous feu,
Faisons tous bon feu,
Le vrai feu maçonnique.

De l'amour les feux séducteurs,
Ni ceux qui portent dans les cœurs
La discorde et la guerre,
Toujours éloignés de ces lieux,

Ne font point briller à nos yeux
Leur funeste lumiere ;
Amitié, douce égalité,
Concorde et sage liberté,
Voilà le feu,
Voilà, etc.

Lorsque, dans ses hardis desseins,
Jadis Prométhée aux humains
Voulut donner une ame,
Pour former des êtres heureux,
En vain il alla jusqu'aux cieux
En dérober la flamme :
Son ouvrage eût été parfait.
S'il eût su, pour ce beau projet,
Prendre le feu, etc.

De quels feux étoient animés
Ces sept sages si renommés
Que possédoit la Grèce !
Par leur nombre juste et parfait,
On voit assez de quel objet
S'occupoit leur sagesse ;
Dans leurs banquets si révérés,
Par Platon jadis célébrés,
Ils faisoient feu, etc.

Dans la fable on voit qu'Apollon,
Pour se faire ici-bas maçon,
Fuit la troupe immortelle ;
Mais bientôt le sénat divin,
Jaloux de son heureux destin,

Près de lui le rappelle,
Afin qu'au céleste séjour
Il apprenne aux dieux, à leur tour,
A faire feu, etc.

Que de ce beau feu parmi nous;
De Bacchus le présent si doux,
Soit la parfaite image.
Qu'en ces lieux il fasse à jamais
Régner là concorde et la paix,
Liberté toujours sage!
Et lorsqu'ici tout à la fois
Nous goûtons ce doux jus par trois,
Pensons au feu,
Pensons au bon feu,
Au vrai feu maçonnique.

POUR LA FÊTE D'UN VÉNÉRABLE.

Air : *C'est un enfant, c'est un enfant.*

Célébrons l'agréable fête
Qui nous assemble en ce beau jour :
La tendre amitié qui l'apprête
Ne connoit jamais de détour;
Car, pour l'ordinaire,
Le maçon sincère,
Pour bien tourner un compliment,
Est un enfant, est un enfant.

Savoir donner à la sagesse
Cet air qui sait persuader ;
Pour ses freres plein de tendresse ;
A leurs besoins tout accorder ;
Peut-on méconnoitre
A ces traits le maître
Que nous fêtons aujourd'hui ?
Oui, oui, c'est lui.

Notre cher et très-vénérable
Réunit toutes les vertus,
Généreux, humain, charitable
Franc et modeste par-dessus ;
Profane vulgaire,
Ne t'étonne guere
De voir un nouveau Salomon ;
C'est un maçon. (*bis.*)

A sa santé, mes très-chers freres,
Chargeons, alignons nos canons,
Et prions que les cieux prosperes
Lui prodiguent leurs plus beaux dons.
La main droite aux armes,
Et faisons vacarme ;
Chantons en chœur, à l'unisson,
Ce vrai maçon. (*bis.*)

CANTIQUE.

Le Maçon aux Profanes.

Air : *L'art à l'amour est favorable.*

D'Ariste la morale honnête
Est nouvelle, il paroit, pour vous;
Du plaisir se faire une fête,
Et du devoir être jaloux;
Au talent de plaire,
Joindre un cœur sévere;
Profanes, goûtez la leçon.
C'est un maçon, c'est un maçon.

Ariste à son frere fait grace,
Il sait qu'un mortel peut errer.
Sur la faute a-t-il fait main basse,
Il invite à la réparer;
Il montre au coupable
Le port favorable.
Profanes, goûtez la leçon.
C'est un maçon, c'est un maçon.

L'ingrat et perfide égoïsme,
En soulevant son tendre cœur,
Lui fait établir l'héroïsme
Au centre du commun bonheur:

Et quand il opère,
Voyez-le s'en taire :
Profanes, goûtez la leçon.
C'est un maçon, c'est un maçon.

Ami toujours rempli de zèle,
Et prêt à se sacrifier,
Il est de même amant fidèle,
Et des belles le chevalier.
En vain leur adresse
Tente à sa promesse;
Profanes, goûtez la leçon;
C'est un maçon, c'est un maçon.

Voulez-vous, de même qu'Ariste,
Ornant la sagesse d'appas,
Que, complaisante et jamais triste,
Elle instruise et ne choque pas ?
Aux plus saints des temples,
Cherchez nos exemples :
Profanes, goûtez nos leçons,
Soyez maçons, soyez maçons.

Freres, que notre artillerie
A ma voix se charge à l'instant,
Et que notre mousqueterie
Offre un feu par-tout éclatant;
Ordre, à nos mysteres,
Par trois, tirons, frères,
Les mains tous ensemble aux canons :
Feu, feu, grand feu, feu des maçons.
(*Répétez trois fois.*)

LE SECRET DES FRANCS-MAÇONS.

Air : *J'aime le mot pour rire.*

Je n'ai pas, jusqu'à cette fois,
Permis à ma timide voix
De chanter nos mystères;
Mais, si j'en crois ce que j'ai vu,
Bâtir un temple à la vertu,
C'est le secret,
C'est le secret,
C'est le secret des frères.

L'équerre en main, chaque ouvrier,
Orné d'un simple tablier,
Travaille à l'édifice,
Et, pour que dans ce monument
La vertu soit plus décemment
On y construit,
On y contruit
Des cachots pour le vice.

Si ce temple de Salomon
N'est pas le vœu d'un vrai maçon,
Je ne m'y connois guères :
Chaque jour du vice vaincu
Offrir l'hommage à la vertu,
C'est le secset,
C'est le secret,
C'est le secret, des frères.

Dans ce temple auguste et sacré,
Jamais l'air ne fut infecté

Du souffle de l'envie;
Le bonheur de chacun de nous
Fut toujours le bonheur de tous;
C'est le secret,
C'est le secret,
De la maçonnerie.
Sensible aux cris du malheureux,
Lui tendre un secours généreux,
Sous le sceau du mystère;
Trouver le prix de son bienfait
Dans le plaisir de l'avoir fait,
C'est le secret,
C'est le secret,
Le secret d'un bon frère.
Rangs, titres, dignités, grandeur,
Ailleurs tenez lieu du bonheur;
Ici l'on vous oublie.
Rangés sous les mêmes drapeaux,
Princes, sujets, sont tous égaux;
C'est le secret,
C'est le secret
De la maçonnerie.
La décence orne nos banquets,
Le bon ordre n'y fut jamais
Troublé par la folie;
On n'y connoît que la gaîté
Et l'art de tirer la santé
Par trois fois trois,
Suivant les loix
De la maçonnerie.

CANTIQUE

Air : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?*

Pour trouver la félicité,
Sans cesse on se tourmente ;
Ce bien par-tout tant souhaité
N'est qu'où l'ame est contante :
Entre bons frères, entre amis,
Tout semble prendre un nouveau prix.
Chaque moment,
Du sentiment
Porte la vive empreinte ;
Et sans effort,
D'un doux transport
L'ame ressent l'atteinte.
De l'honneur, des mœurs, des vertus,
Voilà nos titres ; rien de plus :
Tout citoyen,
Faisant le bien,
Bon ami, bon époux, bon père,
Est vrai maçon, bon frère.

Dedans nos tranquilles foyers
La sagesse préside :
Nos surveillans, nos officiers,
Ont l'amitié pour guide

L'estime a conduit notre choix :
Comment ne pas chérir nos lois ?
Dans ses travaux
Toujours égaux,
L'abeille, exacte et sure,
Voit dans son coin,
Sans crainte, au loin,
Le frêlon qui murmure.

Dans un aimable intérieur,
Nous trouvons la paix, la douceur :
Vivant d'accord,
On est bien fort;
Il est facile quand on s'aime,
De suffire à soi-même.
Soyons, en fidèles maçons,
Réunis pour la vie :
Nos vrais amis nous resteront,
Malgré la sombre envie;
Aimons-nous, et ne craignons rien,
C'est là le vrai, le plus grand bien.
Céleste don!
Tendre union,
Nous t'élevons ce temple;
Aux cœurs jaloux
D'un bien si doux
Tu serviras d'exemple.

RONDE.

Air du Vaudeville de *la Foible épreuve.*

Nous n'avons tous qu'une ame,
Qu'un esprit, qu'un sentiment,
Même but nous enflamme,
Et nous aimons bonnement.
Sans nous fatiguer la tête
Par de vains raisonnemens,
Chez nous le cœur fait la fête,
La fête des bonnes gens.

(*On chante deux fois les deux derniers vers.*)

Le funeste égoïsme
N'a sur nous aucun pouvoir :
Au travers de son prisme
Nous voyons tout peint en noir.
Qui fait des heureux lui-même,
S'assure un droit au bonheur :
De ce bon grain que l'on sème,
Le fruit n'attend pas la fleur.
Une sagesse austère
Souvent cause du souci ;
Jamais un front sévère
Ne nous en impose ici.

Amitié, douceur affable,
Veillent à nos réglemens :
Jugés par le vénérable,
Nous sommes tous ses enfans.

Que le profane fronde
Tout à son aise nos goûts ;
Qu'importe qu'il en gronde ;
Le bonheur est parmi nous.
Dans ce petit coin du monde,
L'univers semble être à nous ;
Ailleurs, si la richesse abonde,
Plaisirs ne sont pas si doux.

On ne voit point un frere
Chez nous briguer les honneurs,
En silence, il préfère
Attendre le cris des cœurs.
Avoir le commun suffrage,
Voilà notre vanité ;
Notre plus bel apanage
Est la douce égalité.

Que chacun me seconde,
Dans ces momens enchanteurs ;
Chargeons tous à la ronde,
Tirons pour nos visiteurs ;
De fleurs couronnons leurs têtes :
Heureux s'ils s'en vont contens !
Ils reviendront à nos fêtes,
Rire avec de bonnes gens.

HYMNE A L'AMITIÉ.

Air de la *Romance de Gabrielle.*

SUBLIME accord des ames,
Source du vrai bonheur,
Embrâse de tes flammes
Notre sensible cœur;
Amitié douce et tendre,
Viens à jamais
Sur nous ici répandre
Tous tes bienfaits.

C'est pour toi que l'on goûte
La pure volupté;
Le temps sans cesse ajoute
Un lustre à ta beauté;
Tout devient jouissance
Dans tes doux nœuds:
Et ta seule constance
Nous rend heureux.

De l'amoureuse flamme
Tu n'as pas les attraits;
Mais aussi dans notre ame
Tu préviens les regrets:
Quand l'amour nous accable
De ses rigueurs,
Ta douceur ineffable
Sèche nos pleurs.

Tu dissipes les craintes,
Tu bannis le remord,
Tu braves les atteintes
Et les rigueurs du sort;
De l'un à l'autre pole
Ton divin nom
De tous ses mots console
Le vrai maçon.

De la cruelle envie
Tu confonds les noirceurs
Sur l'hiver de la vie
Tu sais semer des fleurs;
Tu sers à la jeunesse
De guide sûr,
Garde à notre vieillesse
Un plaisir pur.

Deviens ici le gage
D'une tendre union,
Ecarte tout nuage
De ce pur horison.
De la voûte éthérée,
Viens, pour toujours
Nous ramener d'Astrée
Les heureux jours.

CANTIQUE

Air : *Lison dormoit dans un bocage.*

L'AMBITIEUX vole à la gloire ;
Sans délicatesse et sans choix ;
Pour s'assurer de la victoire,
Il foule aux pieds l'honneur, les loix :
Le vrai maçon voit sans ivresse
Et la fortune et la grandeur ;
Toujours l'honneur. (*bis.*)
Est pour lui plus que la richesse ;
Toujours l'honneur (*bis.*)
Est la base de son bonheur.

Par l'intrigue et par l'artifice
On voit s'élever le flatteur ;
Bientôt le sort lui rend justice,
Il tombe ; on rit de sa douleur.
Sans art, sans détour, sans bassesse,
Le vrai maçon est en faveur,
Dans le malheur, (*bis.*)
On le plaint, son sort intéresse,
Et de bon cœur (*bis.*)
On fait des vœux pour son bonheur.

Un avare avec soin enterre
Dans sa cave un coffre plein d'or ;
La faim, la soif, et la mysère,
L'assiégent malgré son trésor,

Mais le vrai maçon, homme sage,
De la fortune sait jouir.
Et son plaisir (*bis.*)
Est d'en faire un utile usage,
Et son plaisir (*bis.*)
Est d'en user sans repentir.

Un grand prodigue ses richesses,
Inspiré par la vanité;
Souvent en faisant des largesses,
Il cède à l'importunité;
Le vrai maçon, avec tendresse,
Vole au secours des malheureux,
Veille sur eux,
Pleure avec eux,
Partage, adoucit leur tristesse;
Veille sur eux,
Pleure avec eux,
C'est ainsi qu'on fait des heureux.

Le vrai maçon, sans oppulence,
Est toujours content de son sort;
En faveur d'une molle aisance,
Il ne fait point un vil effort;
Le plaisir qu'offre la richesse
Est souvent fatal et trompeur;
Le vrai bonheur, (*bis.*)
C'est la vertu, c'est la sagesse;
Le vrai bonheur (*bis.*)
Est la paix, le calme du cœur.

Le hasard donne l'opulence,
Et la bonté dépend de nous,
Le vrai maçon, dans l'abondance,
N'en est pas moins affable et doux.
Aimer, accueillir l'infortune,
Etre du pauvre le soutien;
Compter pour rien (*bis.*)
Le rang, la grandeur importune,
Offrir le sien, (*bis.*)
Est pour lui le souverain bien.

La paix, l'aimable bienfaisance,
Nous rendent ici tous égaux;
Les vertus sont la récompense,
L'unique but de nos travaux:
Puissent sur les deux hémisphères
Nos douces lois charmer les cœurs!
Que les censeurs (*bis.*)
Cessent d'attaquer nos mysteres!
Que les censeurs (*bis.*)
Y voient l'école des mœurs!

AUTRE.

Air : *Des simples jeux de mon enfance.*

PARLER beaucoup et ne rien dire,
S'égayer aux dépens d'autrui,
Folâtrer, éclater de rire,
C'est l'aimable esprit d'aujourd'hui;

Garder à propos le silence,
Sans aigreur donner des leçons;
Gaité sage, aimable décence,
Voilà l'esprit des vrais maçons.

Mépriser la triste indigence,
Du riche rechercher l'appui,
Traiter la vertu d'ignorance,
C'est l'aimable esprit d'aujourd'hui;
Du pauvre chérir la présence,
Mépriser les froids Harpagons,
Bonté, douceur et bienfaisance,
Voilà l'esprit des vrais maçons.

Quitter une épouse fidèle,
Près d'elle retrouver l'ennui,
Traiter sa foi de bagatelle,
C'est l'aimable esprit d'aujourd'hui;
De sa moitié craindre l'absence,
Ne se plaire qu'en sa maison;
Droiture, honneur, amour, constance,
Voilà l'esprit du vrai maçon.

Pour le plaisir fuir la sagesse,
L'aimer et ne penser qu'à lui,
Sacrifier ami, maîtresse,
C'est l'aimable esprit d'aujourd'hui;
Du plaisir éviter l'ivresse,
Conserver toujours sa raison,
Pure amitié, noble tendresse,
Voilà l'esprit vrai du maçon.

Sur l'airain en trace profonde
Graver l'injure et le mépris,
Ecrire un service sur l'onde,
C'est l'aimable esprit d'aujourd'hui.
Avec force, et sans répugnance,
Vaincre ses propres passions;
Oubli du mal, reconnaissance,
Voilà l'esprit des vrais maçons.

Frères, votre aimable présence,
Vos vertus, dictent ma chanson.
Recevez avec indulgence
Le faible hommage d'un maçon;
Et, pour prix de mes vœux sincères,
En *Chorus* trois fois répétons:
Vivent, vivent nos tendres frères;
Vivent, vivent les vrais maçons!

AUTRE.

Air : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

On sait qu'autrefois nos ayeux,
Dans leurs banquets, par des cantiques,
Célébraient les faits glorieux.
Suivons donc tous ces mœurs antiques;
Par chaque frère avec gaité!
Que ce refrain soit répété :
Sagesse, bonté,
Sont les vertus maçonniques;
Sagesse, bonté,
Paix, franchise, égalité.

Toujours au travail excité,
Que j'aime à voir le secrétaire
Ne songer qu'à l'utilité,
Et n'être heureux qu'en sachant plaire !
Lorsque son ouvrage est goûté,
Trois fois il chante avec gaîté.
Sagesse, bonté,
De mon cœur sont le salaire;
Sagesse, bonté,
Paix, franchise, égalité,

Sur nos secrets un envieux
Porte-t-il des regards séveres,
Dédaignons cet audacieux.
S'il voyait ici tous nos freres,
Honteux de sa témérité,
Il chanteroit avec gaîté.
Sagesse, bonté,
Sont leurs secrets et leurs mysteres;
Sagesse, bonté,
Paix, franchise, égalité.

A nos pieds le vice abattu
Nous en assure la victoire;
C'est à nos mœurs, à la vertu,
Qu'il en faut accorder la gloire;
Puisqu'enfin ce monstre est dompté,
Chantons, chantons avec gaîté.
Sagesse, bonté,
Des maçons voilà l'histoire;
Sagesse, bonté,
Paix, franchise, égalité.

Pour modèle à tous bons maçons
Présentons notre vénérable;
En loge offrons-leur ses leçons,
Et sa gaité, s'il est à table.
Près de lui la sobriété
Y règne avec la liberté;
Sagesse, bonté,
Sagesse toujours aimable;
Sagesse, bonté,
Paix, franchise, égalité.

De ce temple les surveillans
Avec douceur réglent les frères;
Leurs yeux actifs et vigilans
Reçoivent, portent les lumières;
Charmés de leur activité,
Nous chantons tous avec gaîté;
Sagesse, bonté,
Voilà nos dieux tutélaires;
Sagesse, bonté,
Paix, franchise, égalité.

Faut-il servir les malheureux,
D'abord notre orateur s'enflamme;
Un zèle actif et généreux
Pour le bonheur brille en son ame.
Aussi par eux avec gaité
Ce doux refrain est répété.
Sagesse, bonté,
De ses jours forment la trame;
Sagesse, bonté,
Paix, franchise, égalité.

AUTRE.

Sur l'air : *L'amant frivole et volage*, ou *la fanfare de Saint-Cloud*.

Vous de la maçonnerie
O sages instituteurs !
Qui de notre artillerie
Avez réglé les honneurs,
A mes chants soyez propices !
Un temple est édifié
Sous les lois et les auspices
De la céleste amitié.

A Thalie, à Melpomène,
Que d'autres fassent leur cour ;
La Muse qui nous enchaîne,
Est celle du tendre amour ;
Tout à cet amour si vaste
Est pour nous sacrifié ;
Amour bienfaisant et chaste ;
Douce et céleste amitié.

En vain l'ignorant vulgaire
Veut sonder notre secret ;
Du maçon le caractère
Est d'être toujours discret ;
Céler le bien qu'il peut faire,
N'en jamais faire à moitié ;
Aimer tendrement son frère
D'une céleste amitié.

Dans la maçonnique lice
Il suit le chemin battu ;
Construit des cachots au vice,
Des temples à la vertu :
Enclein à la bienfaisance,
Et sensible à la pitié,
Il sent en lui la présence
De la céleste amitié.

Présider d'aimables frères,
Les instruire, les former,
Leur dévoiler nos mystères,
Sur-tout celui de s'aimer ;
Sage et respectable maître,
Ce soin vous est confié ;
Que de fruits vous verrez naître
De leur céleste amitié !

A la perpendiculaire
Le niveau vous unirez ;
Du compas et de l'équerre
Le sens vous leur montrerez ;
Ces bijoux sont la boussole
De tout frère initié ;
Ils tendent toujours au pole
De la céleste amitié.

Avec prudence et sagesse
Des dessins vous tracerez ;
Avec force, avec noblesse,
Vous les exécuterez.

Pour la beauté de l'ouvrage
Si vous êtes envié,
Vous conjurerez l'orage
Par la céleste amitié.

Mes freres, je vous le jure
Avec la plus vive ardeur,
Cette amitié douce et pure,
Source de notre bonheur,
Tant que roulera la sphere,
Je serai toujours lié
Par l'amour le plus sincere
A la céleste amitié.

COUPLET.

Air : *Du haut en bas.*

Des francs-maçons,
Chantons le mérite et la gloire,
Des francs-maçons
Pratiquons les sages leçons.
Que de traits fameux dans l'histoire
Sont consacrés à la mémoire
Des francs-maçons !

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

Fin de la Table.

tes ses forces, et rappelant son courage pour
ister à la séduction de la jouissance délicieuse
lui est offerte, il s'échappe comme un trait
milieu de la foule; et disparaît en un instant.
Cet inconnu le serait encore aujourd'hui, si ses
s d'affaires, ayant trouvé dans ses papiers, à
nort de leur maître, une note de 5,500 livres
oyée à M. Main, de Cadix, n'en eussent pas
nandé compte à ce dernier; mais seulement
curiosité, puisque la note était bâtonnée et
papier chiffonné comme ceux que l'on destine
feu. Ce fameux banquier répondit qu'il en
it fait usage pour délivrer un Marseillais,
nmé Robert, esclave à Tétuan, conformé-
nt aux ordres de Charles de Secondat, baron
Montesquieu, président à Mortier, au parle-
nt de Bordeaux. On sait que l'illustre Montes-
eu aimait à voyager, et qu'il visitait souvent
sœur, madame d'Héricourt, mariée à Mar-
le (1).

HOMMAGE RENDU A LA VERTU.

. ecdote sur M. de Garcin, chanoine de l'église ollégiate de Saint-André de Grenoble, mort n 1764.

M. de Garcin, né d'une famille noble, entra jeune au service, fut lieutenant et ensuite itaine de cavalerie. Un heureux alliage des



